

Hubert de Voutenay

La bégaude
ou
L'odyssée d'une stripteaseuse

ROMAN

MANUSCRIT

1986 - Prélude

Jambes pendantes, de biais sur le haut tabouret, je dégrafe mon soutien-gorge. Les lumières colorées des projecteurs m'éblouissent et je distingue mal les visages. C'est tant mieux ! D'ailleurs, ils se ressemblent tous, les yeux vrillés sur mes seins nus. Ils ont payé pour ça, alors, il ne faut pas en perdre une miette.

Je parle. Je raconte n'importe quoi. Le bagout, c'est ma spécialité. C'est ce qui fait l'originalité de mon numéro de strip. Les autres se déshabillent en ondulant du croupion, plus ou moins en mesure. Moi, je raconte des histoires en ayant l'air d'y prendre plaisir.

Comme les clowns, j'ai le masque épanoui et la tristesse au cœur.

A tous ces yeux salaces qui guettent mon bassin et auxquels j'offre l'illusion d'un orgasme de pacotille, je sers un commentaire égrillard qui témoigne de mon plaisir à m'exhiber devant eux.

Mais parfois, le masque se fissure. Et, derrière le sourire, la détresse parfois se fait jour. Mais il ne faut pas. Oh, non ! Surtout ne pas se trahir. On est là pour

jouer, c'est à dire pour faire jouer par procuration. Et comme dit le clown : « le spectacle continue ».

« Vous voulez la voir, ma chatte ? » Et le slip tombe. Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Je suis là pour ça. J'ai accepté les règles du jeu.

*...et sa robe, en tombant n'a pas fait plus de bruit
qu'une écorce d'orange tombant sur le tapis...*

Prévert est loin. Ce qu'ils veulent, c'est de l'anatomie. Mon cul en gros plan ! Pas de la poésie.

Alors, je leur donne ce qu'ils demandent : ma chatte, mes seins, mon cul... parce qu'en fait, l'essentiel est ailleurs.

*

Il y a des japonais dans la salle. Un car de tourisme les a déversés, essaim turbulent bardé d'appareils photo. Ils sont curieux, ces Japonais, curieux de tout voir, de tout connaître de ce Paris dont l'agence de voyage leur a brossé un tableau des plus excitants. Comme une nuée de sauterelles, ils se sont égaillés dans Pigalle – rendez-vous dans deux heures au car – bien décidés à profiter des plaisirs promis, vite fait, bien fait... à la japonaise, quoi !

Je sais qu'à Tokyo, il existe le même genre d'établissement. De la fesse jaune au lieu de rose. Mais, comme le disait un chirurgien du cœur, « quelle que soit la couleur de la peau, à l'intérieur, il y a toujours du sang rouge ».

Seulement, les règles du jeu ne sont pas les mêmes. Ici, c'est « pas touche ! » ou plutôt, « on touche avec les yeux ». C'est non seulement une question de respect de soi mais aussi de prudence : entre l'exploitation d'un

strip-tease et le proxénétisme, la cloison est mince. Je sais bien que dans certaines « boîtes », c'est une cloison à claire-voie mais, dans l'ensemble, la frontière est nettement tracée.

Si un client excité se permet des gestes par trop précis, il se fait taper sur les doigts et même, cela s'est vu, sortir par le patron sans autre forme de procès.

Au Japon, ce n'est pas pareil. On y pratique « l'honorable toucher ». Les filles choisies par le client sont alors invitées et il peut les tripoter selon son bon plaisir. Tout est possible sauf la baise proprement dite.

Aussi, nos visiteurs, persuadés que tous les délices les attendent, se montrent-ils très entreprenants. Alors, il faut expliquer – en anglais, qui plus est - qu'ici, ça ne se fait pas. Ils acquiescent, tout sourire et, en général, se montrent assez coopératifs. Mais on sent bien qu'ils sont frustrés. Le supplice de Tantale...

Contrepoint

« Jacqueline ! »

Ma mère, les poings sur les hanches, strictement sanglée dans son tablier noir à petites fleurs, se tenait sur le pas de la porte.

« Jacqueline ! Viens mettre la table ! »

Zut ! J'étais bien, moi, à rêver dans la lumière rose du soir. Elle aurait pu dire ça à Geneviève !

Geneviève, c'est ma sœur aînée. A l'époque, elle avait vingt ans. Depuis deux ans, elle avait quitté la maison pour « monter » faire ses études à Paris. Des études d'infirmière.

Cela sonne bien quand on dit « infirmière à Paris ». Je la voyais avec un voile blanc marqué d'une croix rouge enserrant ses cheveux, affairée autour de malades alignés comme des traverses de chemin de fer, dans une immense salle blanche.

En fait, je l'imaginai au travers des images qui illustraient « La Science et la Vie », édition 1916, un exemplaire désossé que j'avais dévoré, là-haut, dans le grenier, un jour de grand vent. Aussi, pour moi, la tourmente, physique et morale, la guerre et la tempête, le vent et le rôle des blessés se mêlaient-ils en un tout indéfinissable au milieu duquel je voyais Geneviève,

silhouette blanche de nonne laïque, impavide et consolatrice, comme un ange de lumière.

Bien sûr, la réalité était tout autre. D'abord, en 1970, les hôpitaux de campagne, sur les champs de bataille, n'étaient pas monnaie courante, du moins en France. Et puis, l'élève infirmière à la Salpêtrière différait sensiblement du modèle que je m'étais forgé.

Je ne sais pas si Geneviève avait appris à soigner les blessés mais elle avait au moins appris comment on fait les bébés. La « bonne nouvelle » qu'elle annonça par lettre un beau jour de septembre – sur du papier rose, ô ironie – ne nous fixa pas sur ses aptitudes médicales mais nous rassura complètement sur ses facultés de génitrice.

*

Depuis huit jours, Geneviève était là, avec Jean-Lou, fruit de son expérience parisienne. Je l'aimais bien, moi, Jean-Lou. C'était un bébé tout rond et rigolard, qui ne pleurait pas. Enfin... pas trop.

Pendant les périodes scolaires, lorsque ma sœur retournait à Paris afin d'y poursuivre ses études en tous genres, je m'en occupais le samedi et le dimanche. Je le promenais, je lui apprenais à marcher. J'aimais bien cela. D'abord, ça me permettait de couper à nombre de corvées :

« Je vais promener Jean-Lou... ! »

Lancée à la cantonade, cette déclaration devenait mon « Sésame » pour la liberté.

Le landau, poussé à fond de train sur le terrain caillouteux, tanguait et roulait pour la plus grande joie du gamin qui riait à grands éclats.

Nul ne fut témoin de nos acrobaties dans les chemins creux du voisinage ni des risques insensés que je prenais, transformant, au gré des circonstances, la voiture d'enfant en véhicule tous-terrains, en automobile de formule 1 ou en funiculaire.

Nos escapades n'eurent jamais de conséquence grave et personne ne se douta jamais de rien.

*

Geneviève avait toujours été la préférée. Moi, on ne m'avait pas voulue. Arrivée par accident, j'étais en quelque sorte le vilain petit canard de l'histoire, celle qu'on supporte parce qu'on ne peut pas faire autrement. Dans l'autobus familial, j'étais celle qui était montée en marche, celle qu'on laissait sur la plate-forme mais à qui on n'oubliait jamais de demander son billet.

Oh, bien sûr, les raisons ne manquaient pas. Geneviève était jolie, avenante et souriait toujours. Mais surtout, elle savait trouver d'instinct le mot qui plait, le mot qui flatte.

« Oh, Maman, tu es belle avec ce nouveau tablier... »

Foutaises ! Aucune femme n'a jamais été belle avec un tablier. Et surtout pas avec le genre de tablier que portait ma mère. Mais le compliment avait porté. Geneviève était gentille, elle !

Moi, c'était le contraire. Peut-être parce que je me sentais plus ou moins rejetée – supportée mais pas vraiment intégrée – je cultivais mon indépendance. J'étais « contrariante ». Toute petite, déjà, vers l'âge de trois ou quatre ans, on me surnommait « Mademoiselle Non ».

Il suffisait qu'on veuille me faire accomplir quelque action d'éclat – devant des voisins et amis réunis pour la circonstance – telle que réciter une fable, danser la bourrée, que sais-je ? pour que systématiquement, je me refuse à obtempérer, observant un mutisme obstiné, le visage buté, le front baissé et les yeux désespérément fixés sur les lattes du plancher.

Promesses, menaces, rien n'y faisait. Jusqu'à ce que quelqu'un

Finisse par lancer :

« Geneviève, elle, récitait... chantait... dansait... » au choix selon les circonstances.

Alors suivait un panégyrique complet des qualités multiples de Geneviève. J'aurais pu la haïr, je ne pouvais que l'envier. Geneviève la bien comprise, Geneviève qui brillait, Geneviève qu'on approuvait, Geneviève qui pouvait sortir quand elle voulait, avec qui elle voulait, Geneviève qu'on accueillait comme l'enfant prodigue après chaque frasque, jusqu'à la dernière qui nous avait valu Jean-Lou.

Ô, Geneviève ! Si tu savais comme, à cette époque et sans le vouloir, sans même t'en rendre compte, tu m'as fait souffrir ! Moi, l'exclue, moi la « bégaude » qui te voyait jouer avec les sentiments, convaincre là où je ne savais que blesser, réussir là où j'échouais lamentablement.

« Jacqueline ! Viens mettre la table ! »

Corvée infime en vérité ! Mais devenue insupportable parce que corvée, justement. La tâche partagée, la tâche acceptée n'eut pas été pénible. Mais la tâche imposée, aussi minime fut-elle, m'était un fardeau intolérable.

Et bien entendu, mes réactions étaient sans commune mesure avec ce qui les motivait. La table, mise en maugréant, l'était en dépit du bon sens, les couverts à l'envers et les verres jetés à la diable, ce qui me valait de nouvelles réprimandes, aussi mal supportées que les premières. Un cercle vicieux.

Pour l'école, c'était pareil. Je travaillais assez bien en classe mais, rentrée à la maison, c'était une autre paire de manches. Les devoirs, je détestais ça et je cherchais toutes les occasions pour ne pas les faire.

Alors, pour changer, ma mère criait.

A l'entendre, je n'étais qu'une « bonne à rien » vouée à tous les échecs. Certes, ces cris et ces menaces, je les provoquais, incapable de me soumettre à ce qui n'était, après tout, que le sort commun à tous les écoliers, mais qui me semblait, à moi, relever de la plus noire des injustices.

Quel dommage que Maman n'ait jamais su me parler, m'expliquer la raison des ordres qu'elle me donnait, au lieu de s'enfermer dans un autoritarisme sans espoir !

Le seul qui semblait me comprendre, c'était Jacques, le « fiancé » de ma sœur. Peut-être parce qu'il était lui-même un enfant de la DDASS, il ne manquait jamais de prendre ma défense lors des multiples accrochages avec ma mère. Cela lui valait quelques coups de griffes verbaux de la part de cette dernière et il n'y avait pas trop du sourire de Geneviève pour rétablir la situation.

Bucolique

En dépit des prévisions pessimistes de ma mère, je décrochai mon certificat d'études et, pour faire bonne mesure, je le doublai d'un brevet sportif. Il est vrai que pour ce dernier, je n'avais guère eu à me contraindre : j'adorais le sport. Je m'attendais, bien sûr, à des félicitations que j'estimais bien méritées. Je n'eut droit qu'à un grommellement inintelligible d'où il transparaisait que j'avais eu essentiellement de la chance si l'on tenait compte de mon peu d'assiduité au travail.

Une telle injustice me fit très mal. Le soir, recroquevillée sur mon lit, je me laissai aller à des larmes amères. Je me sentais abandonnée ; pire, rejetée par ceux-la même qui auraient dû me serrer sur leur cœur. J'aspirais à des gestes de tendresse qui ne venaient pas, à des mots que je n'entendrais jamais, à des joies qui me seraient toujours refusées.

Au matin, ma décision était prise.

Puisqu'on ne s'intéressait pas à moi, c'est qu'on ne voulait pas de moi. J'étais de trop dans une famille qui m'excluait.

Je voulais en avoir le cœur net. J'allais partir, quitter la maison. On verrait bien s'ils me chercheraient ou si,

comme je le craignais inconsciemment, ils s'estimeraient bien débarrassés par mon départ.

Vers six heures du matin, je m'habillai en silence et, sans autre préparatif, me glissai dehors et allai me cacher dans une cabane en rondins, à la lisière d'un petit bois. L'expédition ne représentait que quelques centaines de mètres. Dans cette cabane, les forestiers rangeaient haches et serfouettes.

Il faisait déjà jour et les rayons obliques du soleil semblaient rebondir sur les branchettes et sur les touffes d'herbe où s'accrochaient des gouttes de rosée étincelantes.

Six heures et demie, sept heures...

Les premiers sons d'une journée d'été me parvenaient faiblement, le ronronnement lointain d'un tracteur, le pépiement des verdiers dans les buissons proches, le cri bref des hirondelles plongeant en entrelacs vertigineux, le bourdonnement musical des abeilles à la recherche du nectar.

Par les interstices des planches mal équarries, des lames de lumière dessinaient des frontières sur la terre battue, alternant les tons fauves et bruns. Dans l'angle du toit, une épeire semblait vérifier d'une patte griffue l'élasticité de sa toile irisée.

La cabane était encombrée d'un tas d'outils : haches aux longs manches polis, longues « lames » à deux poignées, courbées le long du mur, coins d'acier jetés en vrac sur le sol, lourdes cognées aux masses de fer noir. Accrochée à un clou, une grossière couverture brune pendait. Je la décrochai, la pliai en quatre et la disposai par terre pour m'installer plus à l'aise.

Je regardai l'heure à ma montre « Mickey ».

Huit heures. Rien ! Aucun remue ménage du côté de la maison. Pas un cri, pas un mouvement. Il commençait à faire chaud dans la cabane. J'avais faim. Avec le grand jour, je sentais mes sombres résolutions de la nuit s'évanouir petit à petit.

J'ouvris la porte pour donner un peu d'air. La lumière brutale du soleil m'éblouit. Je jetai un regard vers la maison. Rien ne bougeait. Personne ne semblait s'être aperçu de mon absence.

Et « s'ils » ne devaient jamais s'en rendre compte ? Et « s'ils » étaient contents que je sois partie ? Et si...

J'avais de plus en plus faim. Un nouveau raisonnement s'échafaudait en moi. J'avais fait preuve d'imprévoyance en partant comme cela. Une fugue, ça se prépare. Je devais commencer par amasser des provisions, par préparer une retraite sûre, un endroit où l'on ne pourrait pas me retrouver mais où, moi, je pourrais m'organiser pour vivre confortablement. J'étais partie sur un coup de cafard. Je devais revenir pour mieux recommencer, en pleine connaissance de mes possibilités.

L'image du petit déjeuner se faisait de plus en plus précise et je croyais sentir l'odeur du pain grillé... à quatre cents mètres de là... !

Huit heures et demie. Je n'y tint plus. Je revins vers la maison avec la prudence d'un chat, longeant la lisière du bois, me dissimulant du mieux que je pouvais derrière les baliveaux. Si on me guettait d'une fenêtre, on ne pourrait pas m'apercevoir. Plus loin, le chemin creux était protégé par une haie d'épais buissons épineux...

Dans la cuisine, mon bol était mis, à ma place, comme d'habitude. Ma mère se resservait du café tandis que mon père trempait ses tartines dans son bol de café au lait..

« Ah, te voilà, dit ma mère ! Dépêche-toi de déjeuner, on va au marché ce matin ! T'as oublié ? »

Pas de deux

Plusieurs mois passèrent.
Mes projets d'évasion restaient vivaces mais d'autres activités retenaient mon attention.
Passées les vacances, j'avais quitté l'école primaire nantie de mon certificat d'études tout neuf. Mes parents m'avaient inscrite, à Arbois, dans une école professionnelle où je devais apprendre la cuisine et la couture.

Je suivais mes cours sans enthousiasme excessif mais sans dégoût non plus. Et puis surtout, je m'étais fait des tas de copains et copines avec lesquels je faisais les quatre cents coups. Oh, rien de bien méchant : des farces qui nous faisaient rire aux larmes et nous valaient les regards noirs de nos victimes. Quelques chapardages aux éventaires aussi, sans le moindre profit, pour le seul plaisir de faire ce qui est défendu.

Le car qui m'emmenait jusqu'à Arbois et me ramenait le soir était un vieux Renault à la peinture bleue écaillée et qui avait connu des jours meilleurs. Il arrivait dans le petit jour, masse sombre et grondante de dragon asthmatique, que l'éblouissement des phares nimbait d'une brume jaunâtre.

L'humidité glacée de ces matins d'automne s'acharnait à m'arracher le peu de chaleur que j'avais emportée avec moi dans les plis de mon manteau. Les yeux encore pleins de sommeil, je grimpais dans le lourd véhicule, assailli par les odeurs mêlées de gas-oil, de poussière et d'autres moins définissables.

Pour la plupart, les passagers dormaient, accotés contre les parois. Il n'y avait pas beaucoup de monde : ouvriers en canadiennes et casquettes à oreilles, rares femmes en manteaux noirs, le visage à demi dissimulé par un fichu gris ou mauve, serrant sur leurs genoux un cabas d'où dépassait parfois un parapluie à bec de canard.

J'allais m'installer près d'une fenêtre, à une place qui, à force d'habitude, devenait « ma place » au point que je me sentais dépossédée si, par aventure, elle était occupée.

Le chauffeur embrayait. J'essayais de voir au dehors, à travers les vitres qui reflétaient les lampes blafardes de l'habitacle. Les gouttes de rosée accrochaient de minuscules étoiles scintillantes aux rares lumières que nous croisions. Je laissais aller ma tête contre le rebord dur du dossier. Des lambeaux effilochés de rêve traversaient mes paupières closes tandis que je somnolais, bercée par les cahots. La secousse d'un « cassis », au passage du pont sur la Cuisance, la rivière qui traverse Arbois, se chargeait de me réveiller. Dans un grincement de freins, le car s'arrêtait Place de la Liberté. L'aube grisâtre découpait les silhouettes des maisons en ombres chinoises. L'école était à quelques mètres de là.

Le temps d'arriver et j'étais complètement réveillée. Là, j'allais retrouver Michèle et Louis, deux bons copains, toujours prêts à s'esclaffer, elle, cheveux coupés court,

toute blanche et rose, lui, le teint bistre et affligé d'un long nez triste que démentaient des yeux brillants et rigolards.

Et puis, il y avait Benoît. J'aimais Benoît. Et Benoît m'aimait. Comme on peut aimer à treize ans, c'est à dire pour la vie. Enfin, celle qu'on imagine. Alors, l'école, vous pensez...

*

Un jour, tout semblable aux autres, juste avant d'arriver devant la grille de l'école, je ralentis le pas. En face de moi, à égale distance, Benoît, le nez au vent, balançant à bout de bras une sacoche de toile kaki fermée par une courroie de cuir, vraisemblablement rescapée d'un stock de l'armée, et qui contenait ses cahiers.

Une idée me traversa la tête. Et si on séchait ? Et si on allait se balader, Benoît et moi ? Et si...

Sans plus réfléchir, je lui fis signe de me rejoindre sans entrer dans l'école. Il vint vers moi d'un pas lent, hésitant, comme s'il se demandait vers quel traquenard j'allais l'entraîner.

Je dis très vite :

« Tu viens, aujourd'hui, on ne va pas à l'école ! »

Il ouvrit des yeux ronds.

« T'es fou ! » fit-il.

Par jeu, d'abord, il disait toujours « t'es fou ! » ou, variante, « t'es con ! » même aux filles. Après, c'était devenu une habitude.

« T'es fou ! On va se faire engueuler ! »

J'insistai :

« Mais non, idiot ! Ils ne s'en apercevront même pas ».

Indécis, il se balançait d'une jambe sur l'autre.

Je tapai du pied.

« Alors, tu viens, dis ? Reste pas là, on va se faire repérer. On y va ? »

Avec un soupir résigné, il me rejoignit, d'avance soumis aux catastrophes que mes initiatives ne pouvaient manquer de déclencher.

Nous filâmes par une petite rue transversale. A mesure que nous mettions plus de distance entre nous et l'école, son humeur se rassérénait.

« Où qu'on va ? » fit-il en sautant par dessus une flaqué d'eau.

« Sais pas. On pourrait aller au Café de Paris pour boire un chocolat... »

« T'as des sous ? »

Zut, je n'avais pas pensé à ça. J'avais cinq francs. De quoi prendre une consommation, mais pas plus. Benoît, lui, arrivait au total mirifique de sept francs cinquante. Nous étions sauvés.

La journée passa comme un rêve. Le serveur n'avait pas posé de question quand nous avions commandé, avec l'air entendu de vieux habitués, deux chocolats au lait.

La note, douze francs, avait épongé notre capital et il ne nous était plus resté qu'à faire durer le plaisir le plus longtemps possible.

Nous nous étions promenés au hasard, nous tenant par la main, détaillant les vitrines des magasins. Puis, nous avons été nous asseoir sur la « promenade » aux arbres centenaires. Sur un banc, le bras autour du cou de l'autre, nous jouions les amoureux, nous embrassant, à bouche fermée, avec la maladresse de gamins qui ont tout à

apprendre et tentent de reproduire « en vrai » les visions fugitives qu'ils ont pu avoir de l'acte d'amour.

En fait, c'était un peu décevant. A voir l'extase affichée sur les placards des cinémas ou sur les couvertures des magazines, il nous semblait qu'au premier baiser, les portes du ciel devaient s'ouvrir glorieusement, les grandes orgues se mettre à jouer et nos cœurs battre la mesure d'un duo parfaitement ajusté. Dans la pratique, si nos cœurs battaient un peu plus vite, cela restait dans des normes très physiologiques.

Pour faire bonne mesure, Benoît me caressait les seins à travers le pull-over, éminences à peine marquées mais qui témoignaient d'un futur prometteur.

J'aimais bien. Mais je ne peux pas dire que cela ait été le grand frisson.

Au soir, enchantés mais transis et affamés, nous nous quittâmes. J'allai attendre seule le car du retour pour éviter d'éventuelles rencontres gênantes.

Comme je l'avais prévu, personne ne s'était aperçu de rien.

L'expérience était plaisante. Je décidai de recommencer à la première occasion.

L'art de la fugue

Décembre, les jours étaient au plus court. Le soir, lorsque le car me déposait à proximité de la maison, c'était nuit noire. Plus question de m'échapper dans les champs pour batifoler. Quoique connaissant les moindres recoins, les moindres ornières du chemin, les moindres buissons, j'avais un peu peur. Les choses les plus familières prenaient, la nuit tombée, une dimension différente quelque peu fantastique. De la descente du car à la maison, il y avait une centaine de mètres que je parcourais le plus vite possible pour échapper aux fantômes que faisaient naître le gémissement de la bise dans les branches nues des ormeaux, le passage d'un nuage devant le disque froid de la lune ou le craquement sinistre d'une ardoise arrachée par une bourrasque.

A peine franchi le seuil, on tirait les verrous. C'est comme cela, à la campagne. Il y a d'un côté le monde extérieur avec ses aventures et ses terreurs et puis, de l'autre, la maison, refermée en cercle autour du feu de l'âtre, qui éclaire et qui chauffe, qui rassure et qui protège. Bien sûr, l'éclairage était électrique et le feu se limitait à la flamme bleue du gaz, mais le principe demeurait.

Aussi, chaque jour me semblait pareil au précédent. La maison, l'école, puis de nouveau la maison, en une

alternance qui me paraissait monotone et vide. L'atmosphère était pesante. Geneviève avait regagné Paris avec Jacques, son « fiancé », et le petit Jean-Lou. Seule fille restante, je devais subir, sans aide aucune, l'humeur maussade de mon père et les rebuffades de ma mère. La conversation se réduisait la plupart du temps à de vagues grommellements échangés par dessus le sifflement de la bouilloire.

J'avais attendu, en vain, quelques gestes qui auraient répondu à mon besoin éperdu d'affection : le baiser du soir avant d'aller dormir, les histoires espiègles ou mystérieuses qu'aurait pu raconter mon père, assis dans un fauteuil et tirant à petits coups sur une pipe rougeoyante, les confidences, faites à voix basse, à une maman pleine de tendre indulgence, juste avant d'éteindre la lumière...

Avec le temps, je m'étais refermée sur moi-même, m'entourant d'un mur sur lequel venaient se briser remontrances et sarcasmes familiaux. Insensiblement, j'avais appris à vivre en rêve ce qui m'était refusé de façon tangible. Je m'étais créé un monde à moi, tout empli d'aventures caracolantes et d'amours interdites, où le gentil Benoît avait une place de choix et d'où mon père, et plus encore ma mère, s'étaient exclus d'eux-mêmes.

A l'école, au cours des récréations et pendant le repas à la cantine, Benoît et moi ne nous quittions pas. Notre première escapade nous avait laissés avec un sentiment d'inachevé. Alors que les autres couraient, riaient et s'égosillaient à pleins poumons, nous passions nos instants de loisir à comploter à voix basse ce qui nous

valait, on s'en doute, force quolibets plus ou moins envieux.

Rationnel, Benoît pensait qu'il nous fallait préparer notre départ si nous voulions vivre tous les deux – à treize ans, je vous demande un peu – en thésaurisant tout l'argent que nous pouvions récolter : gratifications pour de menus travaux, fêtes, anniversaires...

Vers la mi-février, nous décidâmes que nous étions prêts. Cela se ferait la semaine suivante. Nous irions au cours, comme d'habitude, mais le soir, je ne prendrais pas le car.

Contrepoint et Fugue

Derrière moi !
Ils étaient derrière moi !
Dans la vitrine, je pouvais voir leurs pèlerines sombres
que surmontaient les taches claires des visages.
Visiblement, ils me cherchaient. En posant des questions
aux gens du quartier, la fleuriste de la rue St Georges, le
boucher... Non ! Ils ne m'avaient pas vue ces temps-ci.
Pourvu qu'ils n'aillent pas questionner le bistrot ! C'est
là que je retrouvais Benoît la plupart du temps.

Depuis deux jours, nous « étions ensemble », Benoît et
moi. Le premier soir, j'avais regardé, de loin, s'éloigner
les feux rouges de l'autocar. Certes, j'étais heureuse de
réaliser mon projet. Mais je ne pouvais m'empêcher de
ressentir une certaine anxiété. Tandis que Benoît avait été
acheter de quoi manger, j'étais restée plantée là, me
répétant comme pour me convaincre moi-même :

« C'est fait ! Tu es libre, ma fille ! Finies les corvées,
finis les ordres ! Tu vas pouvoir faire ce que tu veux... »
Malgré moi, j'avais le cœur serré. Des images défilaient.
La silhouette trapue de la maison d'où filtrait la lumière
par les cœurs des volets, le portillon du jardin qui grinçait
comme pour faire concurrence à la girouette du toit, les
trois marches de pierre usées du perron et l'odeur du

potage qui cuisait sur le réchaud à gaz et qui m'accueillait sitôt la porte poussée.

Alors, pour repousser ces images nostalgiques, je faisais ressurgir les cris de ma mère et ses remarques acerbes :

« Tu n'es bonne à rien !... Va chercher le lait et ne traîne pas en route !... Sortir ? Quoi, sortir ? Il n'en est pas question ! Va plutôt finir tes devoirs !... Si je te reprends à parler à ces petits voyous, je te flanque en maison de correction !... Fiche le camp dans ta chambre ! Tu es punie... punie... PUNIE... ! »

Assez ! Assez ! ASSEZ !

C'est fini. Maintenant, ça va bien ! Maintenant, c'est fini !

J'avais aperçu Benoît, une baguette sous le bras, qui portait un pochon de plastique avec des provisions. J'avais couru vers lui.

« Attention ! Tu vas faire tomber le pain ! »

J'avais pris le pain. J'avais pris Benoît par le cou. J'avais posé ma bouche sur la sienne et je l'avais embrassé passionnément.

D'abord surpris, il m'avait serrée contre lui. Je sentais le sac à provisions qui me battait les reins tandis qu'il me rendait mon baiser avec usure.

*

Nous avons repéré, derrière l'église, une assez grande cabane à demi dissimulée par des buissons. Cette cabane, qui avait servi lors d'une quelconque restauration de l'église, était faite de planches plus ou moins jointives et de tôle ondulée. Laisée là par les ouvriers, elle n'avait

plus servi depuis longtemps à en juger par les toiles d'araignées qui la décoraient. Mais elle possédait une porte qui fermait. Pour nous, c'était un palais.

Plusieurs jours auparavant, ayant « séché » les cours, Benoît y avait apporté des couvertures « empruntées » à sa grand'mère et avait fait un peu de ménage. C'est à dire qu'il avait retiré les plus grosses toiles d'araignées, empilé des planches qui étaient entreposées là pour former une sorte de table, et étalé les couvertures le long d'une paroi en une approximation de lit. Deux caisses – tabourets complétaient l'ameublement.

C'était merveilleux. Depuis notre dernière fugue, Benoît avait fait des progrès...

Après avoir dîné aux chandelles – et pour cause – nous nous étions déshabillés avec des petits rires gênés. Il faisait froid. Très vite, nous nous étions enroulés dans les couvertures, bien serrés l'un contre l'autre pour nous réchauffer. Nous nous étions caressés. Mais cette fois, nos caresses s'étaient faites plus précises. Nous étions en train d'apprendre à utiliser les trésors dont la nature nous avait dotés. J'avais eu un peu mal lorsque son sexe, encore mince mais d'une belle rigidité, m'avait pénétrée avec plus de vigueur que d'adresse et quelques gouttes de sang virginal avaient baptisé la couverture de la grand'mère, mais cela avait passé très vite. Epuisés et ravis, nous nous étions endormis, blottis l'un contre l'autre.

Au matin, nous avons réalisé que la vie courante n'était pas faite que de rêve. Un minimum d'organisation s'imposait. D'abord, subvenir à nos besoins.

Comment ? Ni l'un, ni l'autre n'en avions la moindre idée. Après avoir erré ici et là, nous avons décidé d'opérer chacun de notre côté pour nous procurer l'indispensable. Nous devons nous retrouver dans l'église afin de ne pas risquer d'attirer l'attention sur « notre » cabane.

*

En ce qui concernait mes parents, j'étais si persuadée de leur absence d'intérêt à mon égard que j'étais certaine de ne plus en entendre parler de longtemps. Quant à ceux de Benoît, je ne m'étais même pas posée la question...

Et puis soudain, alors que je m'apprêtais à rejoindre mon bien aimé, riche d'un saucisson qui ne m'avait coûté que la peine de m'en emparer et d'une tablette de chocolat « empruntée » au rayon épicerie des Nouvelles Galeries, le ciel m'était tombé sur la tête. Alors que je tournais le coin de la rue, je m'étais trouvée nez à nez avec deux gendarmes, un gros tout rose comme un petit cochon et l'autre maigre et noir de poil. Saisie, je m'étais figée un instant, juste le temps d'entendre :

« Eh, mais c'est elle ! »

Je n'avais pas attendu la suite. J'avais viré sur mes talons et je m'étais enfuie comme si j'avais eu tous les diables de l'enfer à mes trousses.

Place de la Liberté, je m'étais arrêtée pour voir s'ils me poursuivaient vraiment. Alors, dans le reflet d'une vitrine, j'avais aperçu les deux silhouettes sombres, attachées à ma trace, inexorablement.

Je pris la tangente.. M'éloigner, m'éloigner le plus possible. Voilà la Place de l'Hôtel de Ville que je

traversai en courant. C'en était fini de l'air désinvolte. Cette fois, je fuyais. Je courais de toutes mes forces, sans plus réfléchir, sans plus penser, tenaillée par une peur panique qui me poussais à aller plus vite, encore plus vite. C'est ainsi que doivent courir les gazelles quand la savane brûle.

L'esplanade. L'Eglise Sainte Gudule.

Instinctivement, je me dirigeai vers le porche sombre. Je m'y précipitai, cachant ma frayeur dans l'ombre propice. La poitrine me faisait mal. J'avais les poumons en feu. L'air me brûlait la gorge au fer rouge.

Peu à peu, je me calmai. Mes yeux s'accoutumaient à la pénombre. J'entrai dans la nef. La fraîcheur me saisit et je frissonnai...

A deux pas de moi, Benoît était là, qui m'attendait. C'est vrai, nous avons rendez-vous dans l'église. J'avais oublié !

Il restait là, sans bouger, l'air ahuri. C'est vrai que je devais avoir une drôle de touche, essoufflée, rouge, échevelée, l'air d'une dingue. Je criai :

« Vite, les flics sont là ! »

Il répéta , en écho :

« Les flics ? »

« Oui, je te dis ! Ils m'ont retrouvée ! Ils me suivent. Foutons le camp ! »

Benoît regarda autour de lui, indécis. Le buffet d'orgue, la chaire, on pourrait s'y cacher ! Non, c'était le premier endroit qu'ils allaient visiter.

Le maître autel, le Tabernacle et la petite lampe rouge qui me regardait, ironique.

Seigneur ! Vous restez là, sur votre croix, sans rien faire pour m'aider. Bon Dieu ! Faites quelque chose !

Et quelque chose était arrivé. La porte s'était ouverte. Ils étaient là, noires silhouettes qui se découpaient sur l'ogive claire du dehors.

C'était fini. La cavale était finie.

Ma nouvelle vie s'était interrompue net, dans le grincement d'une porte d'église.

Je suivis les gendarmes sans rien dire. Benoît avait disparu. Peut-être était-il resté là, silencieux et immobile. On ne le recherchait pas, lui !

Un des gendarmes, le gros à l'air bonasse, me prit par le bras et me conduisit vers une 4L bleue. Il me dit des choses d'une voix qui se voulait paternelle, mais je ne prêtais pas attention à ce qu'il me disait ... Je m'en foutais ! Cela allait être de nouveau les cris de ma mère, les punitions, les patates à éplucher, le môme à garder quand ma sœur serait là. Merde ! Si c'était ça, la vie normale !...

Je montai dans la voiture. Les deux gendarmes s'installèrent devant. J'étais seule à l'arrière. Et si je sautais en marche ? Profitant d'un arrêt à un carrefour, je me rapprochai de la portière.

Curieux, la gendarmerie était à droite mais la voiture continuait tout droit. Allaient-ils m'emmener comme ça jusqu'à la maison ? On passa devant l'école. La voiture s'arrêta. Trop tard, je n'avais pas pu filer : c'est à l'école qu'ils m'avaient ramenée.

Un des gendarmes, celui qui m'avait parlé tout à l'heure, m'attrapa par le bras. Une manie chez lui. Instinctivement, je secouai l'épaule pour me dégager. Peine perdue, il serra plus fort. Il me faisait mal, la vache,

mais je n'osai pas moufter. Au fond de moi, je savais bien que j'avais fait une connerie. Alors, je me tus.

La porte émit un gémissement lugubre en s'ouvrant. Dans le hall sombre, il n'y avait personne. Un des gendarmes se dirigea vers le fond. C'était là le bureau de la mère Janvier, la directrice. Il frappa. Je voyais la lumière qui filtrait à travers le verre dépoli de la porte éclairer son visage verdâtre. Horrible !

La porte s'ouvrit. Il dit quelques mots, puis se recula. Madame Janvier apparut. Elle n'était pas méchante, en dépit de la moustache qui ombrait sa bouche. Tout se déroulait devant moi comme un film dont on aurait coupé le son.

Madame Janvier, les gendarmes, le hall... j'avais l'impression d'être ailleurs, que tout cela ne me concernait pas.

Le visage indéchiffrable, Madame Janvier me fit signe d'approcher. Elle dit :

« Merci, Messieurs ! »

Cela, c'était pour les gendarmes, pour leur dire qu'ils pouvaient repartir, que désormais, c'est elle qui allait gérer la situation.

Sans rien ajouter, elle tourna les talons et se dirigea vers son bureau. Je la suivis en traînant les pieds...

Elle me fit asseoir en face d'elle, prit sa place et se replongea dans ses rapports ou je ne sais quoi.

Sans me regarder, elle dit :

« J'ai prévenu ta mère. Elle vient te chercher. »

Je restai silencieuse. Que pouvais-je dire ? J'avais agi mon désespoir. S'ils n'avaient rien compris, que pouvais-je ajouter ?

Le bal

Ma mère était une assez jolie femme, pour autant que je puisse en juger, que les tâches ménagères et « l'élevage » de cinq enfants avaient enfermée dans une grisaille quotidienne – les fameux tabliers à petites fleurs – dont elle ne sortait que les samedi soir d'été, lorsqu'il y avait des bals dans la région. Alors, elle faisait surgir de sa commode jupes et corsages aux couleurs chatoyantes qu'elle s'était procurés je ne sais où et que nous découvriions à cette occasion.

Mon père, lui, ne goûtait guère ces sorties qu'il qualifiait de vagabondages. Sempiternellement vêtu d'un costume gris à rayures, sourcils froncés, il jetait un regard empreint de méfiance à sa femme qu'il soupçonnait visiblement de chercher l'aventure plutôt que la danse. Alors, pour sauver les apparences, ma mère nous emmenait, Paulette d'abord, puis moi lorsque cette dernière fut partie à Paris. Nous étions son alibi. Mon père, ostensiblement désapprobateur, se rencognait dans son fauteuil, un verre à portée de la main, et établissait son droit à l'immobilisme.

Ce que j'ignorais, c'est que ma mère souffrait d'une insuffisance aortique – traduisez, maladie de cœur – qui

ne se manifestait pas en temps ordinaire mais pouvait provoquer des malaises graves sous le coup d'une émotion intense.

Ce jour là, ma mère et moi avons passé l'après-midi à Arbois. C'était la « Vogue » comme on dit là-bas, c'est à dire un mélange de foire et de kermesse avec l'inévitable dancing.

Sous les bannes vertes, de longues tables faites de planches posées sur des tréteaux accueillait les casse-croûtes saucisses et les cannettes de bière. Une dizaine de baraques, illuminées aux frais de la municipalité, proposaient des loteries, avec leurs immenses roues à crécelles, des tirs - avec de vraies balles, s'il vous plait - et toutes les attractions habituelles. Les accents de l'accordéon musette complétaient l'atmosphère.

Ma mère avait dansé quelques valses avec un grand garçon brun, pantalon étroit et chemise ouverte, qu'elle semblait connaître - par quel mystère - et paraissait particulièrement heureuse de sa journée. Moi, j'avais retrouvé mes copains, Michèle et Louis et, miracle, n'avait essuyé aucun reproche quoique je me fus perdue dans la foule à plusieurs reprises, loin de sa vue.

*

Le retour était donc joyeux.

Dans le bus ferrailant qui nous ramenait à la maison, la poussière de la route s'infiltrait par tous les interstices et je voyais les minuscules grains de terre s'agiter follement dans les rayons obliques du soleil couchant.

Ma mère ne parlait pas, les yeux perdus dans quelque songe auquel je n'avais pas part. De temps à autres, un

sourire fugitif éclairait son visage. Et puis, le sourire s'effaçait lentement.

Soudain, elle se tourna vers moi.

« Jacqueline, si tu veux, après dîner, on y retourne. Il y aura un feu d'artifice. »

J'étais un peu étonnée. Mais bien sûr, je n'y voyais pas d'inconvénient. J'étais contente, même si je savais que cette « prolongation » n'était pas jouée pour mon seul plaisir.

A peine le seuil de la maison franchi, je sentis qu'il y avait du drame dans l'air. Mon père nous attendait debout, appuyé au buffet, la mine renfrognée.

« Eh bien, il était temps ! » grogna-t-il en faisant mine de regarder sa montre.

J'étais habituée à ce genre de scènes. Depuis de longues années, mes parents ne formaient plus qu'un couple de façade. Mais ils restaient ensemble. La force de l'habitude sans doute. Et puis, en province, on divorce rarement. On se dispute, on se bat, parfois on s'entretue, mais on ne divorce pas. Tout simplement parce que ça ne se fait pas.

A la maison, c'était parfois des hurlements. Mon père tonnait, jurait, insultait ma mère. Elle lui renvoyait ses injures en duelliste accomplie, botte pour botte, estocade pour estocade. Alors, son visage, ordinairement sévère, se durcissait encore. Ses yeux sombres étincelaient et sa bouche, tordue de fureur, aboyait un chapelet d'invectives qui aurait fait rougir un régiment de muletiers.

Ce soir là était comme les autres soirs, Rasant les murs, silencieusement, je tentai de gagner ma chambre sans être remarquée.

Bien campée, les jambes écartées pour assurer son aplomb, jupe tendue sur les cuisses, poings aux hanches, ma mère venait de jeter :

« Je me fous de ce que tu penses. Et puis d'abord, on y retourne après dîner, ou même avant si c'est ça que tu cherches ! »

Lâchant le buffet – qui laissa échapper un tintement de vaisselle désapprobateur – mon père fit un pas en avant, le bras levé. Frappa-t-il ma mère ? Je ne sais pas. Je m'étais détournée pour ne pas être prise à témoin par l'un ou par l'autre.

Un cri, un choc sourd. Je me retournai vivement.

Mon père était toujours debout, immobile, figé, et ma mère était par terre, allongée, les bras en croix. Du rouge de la colère, son visage avait viré au blanc crayeux. Ses yeux étaient fermés et se cernaient rapidement de mauve, ses narines étaient pincées et ses lèvres se décoloraient.

Je me suis précipitée.

« Maman, Maman... ! »

Elle ne bougea pas. Son souffle était court, haletant et un léger râle s'échappait de sa bouche entrouverte.

Je relevai la tête. Mon père était toujours à la même place, comme un personnage du musée Grévin. De grosses gouttes de sueur s'accrochaient à son front et dégoulaient sur ses joues mal rasées. Il balbutiait des mots indistincts, le regard fixé sur le corps inerte de sa femme.

Je criai :

« Papa ! Fais quelque chose ! Vite ! Elle va mourir !
Papa ! Vite ! »

Il ne bougeait toujours pas et marmonnait des choses
vagues. Ses mains tremblaient.

Il me fallait du secours, et vite !

J'attrapai une nappe sur le tas de linge à repasser, la
roulai pour en faire un genre de coussin que je glissai
sous la tête de ma mère. Puis, je courus vers la remise
pour y prendre la mobylette.

L'orage qui couvait depuis le milieu de l'après-midi
choisit ce moment pour éclater. Dans le ciel se pressaient
d'énormes nuages d'encre. Des éclairs, d'abord lointains,
puis plus rapprochés, illuminaient la campagne de brefs
tremblotements blafards ponctués de roulements sourds.

Je roulais au milieu de la route, le plus vite que je
pouvais. Une pensée lancinante tournait dans ma tête,
encore et encore : trouver un médecin, vite ! Trouver...

Le plus proche était le Docteur Violet. Je le connaissais
bien car il était venu à diverses reprises pour soigner nos
maladies d'enfants.

Pourvu qu'il soit là. Il faut qu'il vienne, tout de suite
pour sauver ma Maman.

Encore quatre kilomètres... Pourvu qu'il soit là...
pourvu qu'il soit là... Encore trois kilomètres. Un éclair
immédiatement suivi d'un coup de tonnerre très sec me
fit sursauter et la « mob » en profita pour essayer de me
désarçonner.

Vache d'orage !

Comme pour me répondre, la pluie commençait à
tomber. Des gouttes énormes, larges comme des pièces
de cinq francs, qui m'éclataient sur le visage.

En quelques secondes, je fus trempée. J'avais les yeux brouillés par l'eau qui ruisselait sur mon front. Encore un kilomètre. Je devinais la route plus que je ne la voyais. Dans la lumière du phare, les gouttes d'eau se précipitaient vers moi comme des insectes hargneux et s'infiltraient partout.

Impudique, ma robe s'était collée à mon corps, la mince toile plaquée sur mes jeunes seins, mes cuisses, mon dos. En d'autres circonstances, j'aurais trouvé ça marrant. Là, je ne riais pas. Pourvue que...

La maison du docteur apparut. Espoir ! De la lumière filtrait aux fenêtres. Il y avait au moins quelqu'un. J'avais mal calculé mon approche. J'allais beaucoup trop vite sur l'asphalte couvert d'eau. A mon coup de frein, la mob répondit par une ruade incontrôlable et j'effectuai un atterrissage sans douceur sur le trottoir gravillonné. A ma façon, j'avais eu de la chance : à quelques centimètres près, je me fracassais le crâne sur la bordure de granit. Je m'en tirais avec les coudes et les genoux en sang. La mob, elle, roue voilée, avait pris le parti de se taire après quelques hoquets. Il pleuvait toujours.

Le Docteur Violet était chez lui. Un peu étonné tout de même devant le spectacle de désolation que j'offrais, plantée là, au milieu de son vestibule. Imaginez une gamine de treize ans, barbouillée de sang et de gravillons mêlés, ruisselante d'eau, au centre d'une petite mare qui commençait à se former – sous l'œil réprobateur de sa vieille gouvernante – et qui le suppliait :

« Venez vite, Docteur ! Ma Maman va mourir ! »

Chic type, ce docteur. Il dit à la vieille dame de me sécher et de nettoyer mes plaies, alla ramasser la mobylette pour la mettre à l'abris dans son garage et fila en voiture jusqu'à la maison.

Il était temps !

Syncope cardiaque. Quelques minutes de plus et tout était fini. Grâce à mon initiative et à la conscience que j'avais eue qu'il fallait faire vite, j'avais sauvé la vie de ma mère.

Ma mère ne m'a jamais reparlé de cet incident.

Elle ne m'a même jamais remerciée.

Et comme si l'idée d'avoir une dette envers moi lui était insupportable, à la rentrée suivante, elle m'inscrivit dans un pensionnat religieux, à Besançon, « pour me dresser... »

Exil

Besançon. Traînant plus que portant une valise verte en « salpa », je me dirigeai, d'un pas qui aurait fait bailler d'ennui un escargot asthmatique, vers l'école religieuse de la rue Saint - Dominique.

Ce matin, ma mère m'avait accompagnée au car et, après un rapide - « tâche de te tenir tranquille ! » - suivi d'un baiser sur le front non moins rapide, m'avait laissée, seule à quatorze ans, avec ma grande valise presque vide à la main, mon billet d'autocar dans l'autre, le cœur serré, l'esprit à la déroute, incapable de vraiment comprendre que désormais, je serais seule pour faire face à un monde qu'on m'imposait. Elle était repartie très vite vers la famille, vers la maison qui, maintenant, ne serait plus « ma » maison, vers ses amours de kermesse, vers ses orages...

Des images me revenaient.

Je connaissais par cœur chaque détail des chemins, chaque caillou, chaque touffe d'herbe. La haie griffue où je me plaisais à cueillir des mûres, la vieille cabane des forestiers à la corne du bois, le friselis du vent de Septembre dans les branches du vieux cerisier, devant la maison de pierres grises dont le crépis se détachait par endroits ; le vaste toit d'ardoises bleues, légèrement

creusé vers le milieu comme le dos fatigué d'un vieux cheval...

Chaque tour de roue du car déchirait un peu plus l'univers qui avait été le mien. Chaque détour du paysage m'affligeait d'un adieu. Les arbres dévalaient la route en rangs serrés ; leurs cimes s'empourpraient au soleil du matin. Dans l'immensité du ciel, un délire d'arabesques mauves et grises s'étiraient paresseusement, barrant l'horizon d'étranges strates sombres, pareils à de longs étangs lugubres dont les contours se dissolvaient dans la brume grisâtre. Je me sentais avalée par un futur que je n'avais pas choisi tandis que tout ce que j'aimais disparaissait derrière les vitres sales de l'autobus.

Le pensionnat était une bâtisse noirâtre, faite de pierres de taille étroitement juxtaposées, d'une architecture sévère. Devant le bâtiment, un espace prétendait à la distinction de jardin, sans doute à cause des trois ifs et de la douzaine de rhododendrons qui le décoraient. Peut-être pour empêcher les ifs de s'échapper, une grille de fer noir, avec des barreaux gros comme ça, fermait le tout du côté de la rue.

D'ailleurs, des barreaux, il y en avait partout, aux fenêtres, aux soupiraux... Cela ressemblait moins à une école qu'à une prison. Une prison aux allures de forteresse.

Sous un fronton à la romaine, flanqué de deux demi-colonnes, une lourde porte de bois ciré mettait une note claire, presque gaie, au milieu de toute cette grisaille. En son centre, l'inévitable marteau à boule, en fer... noir.

Les graviers de l'allée crissaient sous mes pas tandis que je m'approchais. La pluie qui m'avait accueillie à la descente du car avait maintenant cessé, Dieu merci, mais, avec mes cheveux humides et ma valise verdâtre, je devais avoir fière allure.

Mon « cloc ! » de marteau, que j'avais voulu discret, me sembla résonner comme un gong dans une cathédrale. Le claquement d'un pas vif sur des dalles se fit entendre. La porte s'ouvrit sans grincer.

Je m'attendais à affronter le visage gris et sévère d'une nonne, caparaçonnée de sa cornette comme d'une armure, dardant un regard inquisiteur sur ma chétive personne et prête à me foudroyer de tous les feux du ciel et de l'enfer.

Au lieu de cela, dans l'ombre de la porte, je vis apparaître une silhouette juvénile, une jeune femme de vingt-cinq à trente ans, au visage clair et souriant qu'encadraient des cheveux bruns, coupés court. Vêtue d'un pull jaune et d'une jupe écossaise, elle était aussi loin de la nonne que je craignais qu'une chanson d'Elvis Presley d'un cantique Grégorien.

« Bonjour, fit-elle en accentuant encore son sourire, vous êtes la nouvelle ? »

C'était une affirmation plutôt qu'une question. Apparemment, tout le monde savait que j'arrivais. Avec un esprit d'à-propos qui me réjouit encore, je dis :

« Oui ! »

La fille me regardait avec des yeux qui riaient et, sans savoir pourquoi, je sentis qu'elle ne se moquait pas de moi, de ma piteuse apparence ni de mon air penaud. Simplement, elle était gentille.

« Alors, entrez ! Allons, venez ! On ne va pas vous manger ! »

Elle ouvrit plus largement la porte pour nous laisser passer, moi et ma valise.

Le couloir qui suivait était peint de couleurs claires, blanc et crème, et formait une voûte qui se découpait sur le fond lumineux d'une grande salle.

D'un geste familier, la jeune femme me prit le bras.

« Je m'appelle Anne-Marie ! Anne-Marie Duchemin ! Mais ici, on m'appelle simplement Annie. »

Elle continuait de parler tout en marchant.

« Je vous attendais car je serai votre éducatrice. »

Je restai coite.

« Je suis sûre que nous nous entendrons bien... »

(Silence)

« Vous savez, ce n'est pas une prison, ici. Ce que l'on veut, c'est que vous travailliez pour réussir vos examens. Pour cela, je suis assez exigeante... Mais si vous travaillez bien, tout se passera parfaitement... Vous verrez, l'atmosphère est assez plaisante... »

J'étais trop ahurie pour répondre. Le contraste était trop fort. Le voyage, ma solitude, mon désespoir et puis, derrière cette façade austère qui ne laissait rien deviner de ce qu'elle cachait, ce décor clair, presque gai, et cet accueil « copain »...

Je regardais autour de moi avec avidité, comme si les images qu'enregistrait mon cerveau devaient disparaître soudainement. La boule qui me serrait la gorge depuis le petit matin commençait à refluer. Trop occupée à détailler les lieux, je ne prêtais qu'une oreille distraite à ce que disait l'éducatrice... Je fis un effort pour reprendre le fil de ses propos :

« ... et nous allons passer au dortoir où vous déposerez vos affaires. Et puis, nous irons voir la directrice. C'est une religieuse, mais n'ayez pas peur, elle est très gentille... Trop gentille, même. Souvent, c'est moi qui passe pour être la plus sévère... »

Tandis qu'elle parlait, tandis que j'écoutais sans piper, nous étions parvenues jusqu'à la grande salle claire que j'avais aperçue en entrant.

Toujours traînant ma valise et escortée d'Annie, je montai l'escalier aux marches de pierre jusqu'à un couloir en mezzanine sur lequel s'alignaient une dizaine de portes peintes en brun sombre. Annie s'arrêta à la troisième porte, l'ouvrit et me fit passer devant elle.

J'avais devant moi une grande chambre – ou un petit dortoir, comme on voudra – avec six lits surmontés chacun d'une étagère. Entre les lits se dressaient des armoires blanches à deux battants. Par endroits, la peinture des murs s'écaillait quelque peu, mais l'ensemble donnait une impression de netteté de bon aloi. Annie me désigna mon côté d'armoire et j'y casai, tant bien que mal, ma valise. Puis, elle me fit signe de la suivre. En bas des escaliers, la Direction. Annie frappa à la porte.

« Oui, entrez ! »

Derrière un vaste bureau de bois ciré d'une banalité de secrétariat de mairie, Mère Marie-Dorothée nous attendait. Oh, la cornette était bien là, étendant ses ailes de mouette pour un envol qui ne viendrait pas. Mais le visage était avenant, un peu bouffi peut-être à cause du scapulaire, mais empreint d'une grande douceur que ne parvenaient pas à altérer des yeux d'un bleu de

porcelaine. Elle se leva en prenant appui sur le bureau, le contourna et s'approcha de moi.

D'une voix douce, un peu chevrotante, elle me souhaita la bienvenue dans l'école et m'expliqua le régime qui m'attendait. En gros, l'emploi du temps se répartissait en trois phases : notre propre entretien – faire son lit, laver sa vaisselle et faire le ménage de la chambre à tour de rôle – subvenir à nos besoins en gagnant un peu d'argent grâce à de petits travaux que l'établissement effectuait à façon pour des commerçants ou des industriels du coin et enfin, préparer un CAP en suivant des cours l'après midi.

Oh, j'allais oublier ! La Messe ! Très important, ça, la Messe ! Surtout, ne pas oublier la Messe !

Pour égayer le programme, des sorties étaient prévues le Dimanche, soit dans un château - un vrai château avec des tourelles, mâchicoulis et tout et tout - qui appartenait à la congrégation, soit réellement à l'extérieur, selon les caprices du temps et la disponibilité des monitrices.

Comme je venais d'arriver, je ne suivrais le programme fixé que le lendemain. Pour lors, je devais ranger mes affaires dans la demi-armoire qui m'était attribuée, faire la connaissance de mes camarades et des autres monitrices et... repérer les lieux.

1986 – Interlude

A propos de la messe, il me revient une anecdote. Non seulement il fallait assister à la messe le matin, mais il était bien vu, quoique pas obligatoire, de suivre aussi l'office du soir.

Les sœurs chantaient. Certaines d'entre elles avaient d'ailleurs de fort jolies voix. Nous, les élèves, étions groupées dans le fond de la chapelle, en spectatrices.

A un moment donné de l'office, les chants étaient ordonnés sous forme de « respons », c'est à dire qu'une phrase était psalmodiée par l'officiant et que le cœur des vierges, pardon, des sœurs, répondait par une phrase chantée, toujours la même, comme un refrain très court.

L'officiant : « Sancta Maria, Mater Deo »

Les sœurs : « Ora pro nobis » (priez pour nous).
...et ainsi de suite.

Malheureusement, un chœur, pour des profanes, ce n'est pas toujours facile à comprendre, surtout en latin. Instinctivement, on cherche à donner un sens aux sons que l'on reçoit et on les interprète au plus près. Ce qui donnait, approximativement :

L'officiant : « Belem belem belem belem »

Les sœurs : « On n'a pas dormi ! »

L'officiant : « Mem belem belem mem belem »

Les sœurs : « On n'a pas dormi ! » ... etc...

Si vous ajoutez à cela qu'il se faisait tard, le texte supposé devenait de circonstance.

Je réprimai difficilement un début de fou rire et une espèce de hoquet s'échappa de ma gorge. Sur le même

banc, à côté de moi, Julie, une petite blonde rigolote aux joues rebondies, me regarda, l'air tout d'abord surpris, puis ravi. A mon tour, je la regardai. Mal m'en prit. Devant ses tentatives pour « ne pas avoir l'air », je sentis la crise arriver.

« ... on n'a pas dormi !... »

Pffft ! Trop, c'est trop. J'essayai désespérément de me contenir. A voir mes efforts, Julie, à son tour, émit un gloussement révélateur.

« ... on n'a pas dormi !... »

Pliées en deux, nous nous efforcions de réprimer ce rire mal inspiré en contemplant le bout de nos chaussures.

« ... on n'a pas dormi !... »

Prrrt ! Les muscles du ventre me faisaient mal. Dès que je relevais la tête, c'était pour rencontrer le regard émoustillé de Julie et cela repartait de plus belle.

N'y tenant plus, je me glissai vers la sortie, la main sur la bouche dans une tentative, d'avance vouée à l'échec, de réprimer la plus intense rigolade que j'aie connue depuis longtemps, sous l'œil réprobateur de sœur Joseph qui, elle, entendait les vraies paroles.

« Ora pro nobis – Priez pour nous ! » Pas de quoi rire, en somme.

Je fus bientôt rejointe par une Julie hilare et, pendant quelques instants, sous le regard indifférent des étoiles, nous nous laissâmes aller à la plus démonstrative des jubilations.

Je n'ai pas revu Julie depuis de longues années, mais je suis certaine que s'il lui arrive de repenser à son séjour rue Saint - Dominique, elle doit pouffer de rire, elle aussi, en se remémorant les petites sœurs qui « n'avaient pas dormi ! ».

Allegretto

J'ai toujours été éprise de liberté. Au cours de mon séjour au pensionnat de la rue Saint – Dominique, je ne fis pas faute de suivre mon penchant pour les sorties illicites. Avec ma copine Julie, qui était atteinte de la même maladie, nous rivalisions d'astuces pour fausser compagnie à nos geôliers. Oh, ces défilés à pas de loup dans les corridors sombres, les précautions avec lesquelles nous évitions de faire grincer la porte de service, la méfiance à l'égard d'éventuelles délatrices...

Au petit matin, nous rentrions furtivement, fourbues d'avoir trop dansé dans les petits bals de quartiers, les chaussures à la main. Alors, l'heure officielle du réveil arrivait trop vite, beaucoup trop vite. Nous dissimulions nos bâillements et notre teint battu derrière nos cahiers largement ouverts, nous efforçant, avec plus ou moins de bonheur, de nous fondre dans la masse de nos camarades plus sages ou moins imaginatives, dans la crainte d'être interrogées.

Annie a-t-elle été dupe de nos escapades ou a-t-elle délibérément fermé les yeux ? Peut-être jugeait-elle que mieux valaient ces sorties limitées dans leurs durées et dans leurs conséquences, qu'une fugue véritable qui nous aurait conduites Dieu sait où. Une soupape de sûreté...

*

Faut-il préciser que j'ai loupé mon C.A.P. ?
Cette fois là, j'ai eu droit au sermon de circonstance.
D'un bout à l'autre. Annie ne m'a pas fait grâce d'une virgule. Une engueulade méritée, somme toute.

Après quoi, comme c'était l'époque des vacances, elle nous emmena à la montagne. Pas dans les Vosges, à deux pas de là. Non. A la « vraie » montagne. Dans les Alpes, Argentièrre, Chamonix...

Equippé de grosses chaussures à « ailes de mouches » et de sacs à dos bien remplis, tout le groupe escaladait les pentes rocailleuses, suivant des sentiers de chèvres qui serpentaient entre le roc de la paroi et les éboulis de pierres blanches. Nous marchions pendant des heures, nous arrêtant parfois pour attendre les traînardes à l'abris d'un bois de sapins.

Alors, assises sur des troncs couchés, nous laissions une douce torpeur nous envahir. Nous buvions quelques gorgées à nos gourdes d'aluminium gainées de feutre. Annie nous avait fait l'interdiction formelle de boire directement aux sources que nous rencontrions de place en place. Elle était pourtant tentante, cette eau, toute fraîche issue de la montagne et, certainement, délicieuse au goût. Mais elle jaillissait si froide que, échauffées comme nous l'étions par la grimpette, nous aurions attrapé la mort en la buvant.

Annie nous avait raconté l'histoire du « Grand Ferré », ce guerrier du moyen - âge qui, en nage après avoir combattu, avait bu à une source semblable à celles que nous contemplions et était mort de congestion.

Plus ou moins convaincues, nous rôdions autour de la source, faisons crépiter l'eau vive sur nos doigts tendus, tressaillant sous la morsure glaciale, tiraillées entre le désir de braver l'interdit et la vulgaire prudence. La prudence l'emportait. Nous buvions à nos gourdes en rêvant à la source.

Connaissant la montagne, Annie s'arrangeait pour que nous soyons en vue d'un refuge vers quatre heures de l'après midi.

Les refuges : cela nous avait beaucoup impressionnées. Ces maisons, ouvertes à tout venant, et que le respect d'un code non écrit faisait entretenir, au fur et à mesure, par ceux qui les utilisaient. La provision de bois était faite, les couvertures brunes pliées sur les bas - flancs, le plancher balayé à l'aide d'un grossier balais de bouleau.

Au matin, l'estomac lesté d'un copieux petit déjeuner – ce qui diminuait d'autant le poids de nos sacs - nous repartions pour l'étape suivante. Il faisait frais, l'air était vif. De légères écharpes de brume s'accrochaient au fond des combes dans l'attente des premiers rayons du soleil qui viendraient les dissiper. Les pentes, lorsqu'elles n'étaient pas recouvertes de sapins aux ramures sombres, avaient des reflets mauves. Parfois, au fond, on apercevait les brusques éclats adamantins d'un torrent, dévalant les parois encombrées de rocs noirs, qui semblait rire de la torpeur alanguie du reste du paysage.

Au bord du chemin, les broussailles emmêlées de fils de la vierge, accrochaient les gouttes de rosée comme autant de brillants. Par places, le rubis des sauges trouait le sol, ne cédant la place qu'à d'épais massifs de rhododendrons sauvages ou à d'immenses plaques de bruyère bleue.

L'oxygène que nous respirions, le soleil, la liberté, nous mettaient un brin de folie dans la tête et le calme habituel des adrets était alors empli de cris joyeux, d'interpellations, de chansons vociférées qui rendaient plus justice à la puissance de nos poumons qu'à la justesse de nos voix.

La peau brûlée par le soleil, tannée par le vent, j'éclatais de santé. Je respirais. J'étais heureuse. C'est sans doute le seul moment de bonheur total que j'ai connu.

Bien sûr, la relative indépendance que nous laissait Annie n'allait pas sans risques. La fin des vacances manqua de peu d'en être assombrie. Alors que nous nous amusions à faire de mini glissades sur la neige gelée d'un névé, l'une d'entre nous, Carine, manqua son arrêt, tomba et se mit à glisser sans pouvoir se retenir. La malheureuse poussait des cris perçants. Sa chute s'accélérait. Ses bras et ses jambes tournoyaient sans pouvoir s'agripper nulle part. Au bas de la pente, des rochers en saillie pointaient comme des crocs noirs, trouant la neige vierge.

Avec un choc sourd qui nous glaça, le corps de Carine vint se bloquer sous un roc. Elle ne bougeait plus. Elle ne criait plus. Groupées en haut du névé, nous n'osions bouger, ne sachant que faire, toute notre belle humeur envolée, avec l'angoisse qui nous broyait les tripes.

Annie ne perdit pas son sang-froid. Déjà, elle déroulait une fine corde de nylon qu'en alpiniste expérimentée, elle avait joint à son équipement, et se préparait à la nouer à une aspérité. Descendre le névé en rappel, dégager Carine de sous son rocher, la remonter à la force des bras en priant le ciel pour qu'elle ne soit pas trop

grièvement blessée, puis, entreprendre la longue descente vers la station avec un brancard improvisé et un groupe de « gamines » plus ou moins en état de choc.... C'était le plan qu'Annie avait commencé de mettre à exécution.

Mais, la providence veillait. Nous entendîmes soudain le « woup woup woup » d'un hélicoptère du secours en montagne qui effectuait un vole de routine à basse altitude.

Annie nous ordonna de ne pas bouger pour ne pas créer de confusion. Puis, elle s'avança seule, fit quelques gestes d'appel en montrant le corps inanimé, tache sombre ponctuant la longue trace de glissade, quelques cent mètres plus bas. L'hélico infléchit sa course et alla se poser près des rochers. Deux hommes, assurés par des filins, sautèrent de l'engin.

Tandis que le pilote dégageait une sorte de caisson servant de brancard, les deux autres s'affairaient à sortir notre infortunée copine. Nous les vîmes l'allonger dans le caisson et l'envelopper de couvertures. Le caisson réintégra son logement. Les hommes de nouveau à bord, l'hélicoptère accentua son martèlement et s'enleva, faisant jaillir un nuage exubérant de neige poudreuse.

Penché à l'extérieur, l'un des secouristes nous montra du bras le fond de la vallée. Annie fit un geste d'assentiment. L'hélicoptère s'inclina légèrement et, d'une courbe gracieuse, piqua vers l'hôpital de Chambéry.

Afin de secouer l'espèce d'accablement qui s'était emparé de tout notre groupe, Annie nous dit :

« OK, les filles ! Avant de rentrer, on va faire quelques photos ! »

Carine s'en est tirée de justesse : un trauma crânien, des fractures multiples, un état de choc ayant entraîné un coma vigile... tels sont les termes de l'état de santé que l'hôpital voulut bien nous communiquer.

Quoique responsable de notre groupe, Annie ne fut pas inquiétée : l'accident était imparable, compte tenu des circonstances. L'assurance régla les frais – hélicoptère compris – rubis sur l'ongle.

Il y a quand même un Bon Dieu !

Annie

Annie n'était pas seulement un « prof ». Certes, en plus de son travail d'éducatrice, elle nous donnait, par petits groupes, des cours de toutes sortes : grammaire, orthographe, arithmétique... Et puis, les cours de couture – j'étais censée préparer un C.A.P. de couture.

Mais, pour moi, Annie, c'était bien plus que cela : elle était mon guide. Elle m'apportait, ainsi qu'à d'autres, bien sûr, ce que ma mère, et à plus forte raison, mon père, n'avaient jamais su me donner, une direction ferme, un garde-fou sur lequel je pouvais m'appuyer pour comprendre le monde qui m'entourait, une présence à la fois tendre et sévère qui m'obligeait à prendre du recul, à relativiser les choses plutôt qu'à réagir impulsivement, en général de façon catastrophique.

Bref, je l'adorais !

Et pourtant, elle ne me ménageait pas. Toute « connerie » recevait sa sanction immédiate et sans appel. Mais elle savait aussi me récompenser lorsque, sans qu'on m'y contraigne, j'avais bien agi. Un sourire, quelques mots d'encouragement et je me sentais revivre.

Et puis, par dessus tout, Annie était juste. L'équation « méfait » égale « châtiment » avait son corollaire positif. Toute bonne action, pourvu qu'elle fut sincère, avait sa récompense. Je dis bien, pourvu qu'elle fut sincère. Pour cela, Annie avait un flair infallible. Gare à celle qui

faisait semblant. Sans que j'en ai été tout à fait consciente, je me rendais compte que c'est ce qui m'avait manqué jusque là. Mes parents étaient si concentrés sur leurs propres problèmes de couple qu'ils s'étaient bornés à me nourrir et à réprimer ce qui les gênait.

De fait, ce que mes parents sanctionnaient, ce n'était pas ce qui était bien ou mal mais uniquement ce qui interférait avec leur propre existence. Avoir contribué à sauver la vie de ma mère lors de son accident cardiaque ne m'avait valu qu'une mesure d'exclusion. Mon intervention avait porté un coup à l'image de femme forte qu'elle se faisait d'elle-même. Et, dans le même temps, cela avait révélé l'incapacité de mon père à réagir.

Pourtant, je n'étais pas exigeante. Je ne demandais pas grand chose. De l'affection, le sentiment d'exister pour quelqu'un. Et cela, malgré les contraintes de la vie en communauté, Annie me l'apportait.

Plus tard, bien plus tard, après avoir connu ce que la vie pouvait me réserver de plus vachard, je me suis interrogée sur mes sentiments profonds à son égard. Peut-être, sans en être totalement consciente, en avais-je été amoureuse. Amour romantique, tons pastel, messages tendres que l'on voudrait chuchoter à l'oreille de l'autre dans l'ombre complice, étoile qui rayonne dans le cœur et fait fondre la glace de l'indifférence. Amour pur, amour absolu... amour...

Majorité

Le bonheur n'est pas une denrée éternelle. Au pensionnat de la rue Saint - Dominique, j'avais connu une certaine forme de bonheur. Mais cela ne devait durer qu'un temps. Sans espoir de réussir un quelconque examen, il me fallait maintenant gagner ma vie.

Inutile de compter sur mes parents. J'étais sorti de leur monde. Les eaux noires s'étaient refermées sur moi. Les vagues elles-mêmes s'étaient évanouies. Calme et sérénité : j'avais disparu.

A dix-sept ans, je me retrouvais donc à St-Fergeux, un faubourg de Besançon, dans un foyer de jeunes travailleurs tenu par des religieuses. Nouvelles têtes, nouvel encadrement. A chacune son poste, à chacune sa tâche. Je n'ai pas conservé un grand souvenir de ce foyer où j'ai mené une existence un peu grise, comparée au bref coup de soleil de pensionnat.

En revanche, et pour la première fois, j'abordais la vie active. Dans les pires conditions. Pas de diplôme, pas d'argent pour voir venir, quelques connaissances en couture décidément très utiles dans une région entièrement tournée vers la mécanique de précision...

Et, pour couronner le tout, je n'avais pas l'âge légal pour recevoir un salaire complet. C'est donc avec un salaire réduit – c'est bien connu qu'à dix-sept ans, on n'a pas d'appétit – que je fus engagée chez Mécamatic,

construction de moteurs en tous genres, une usine aux bâtiments vétustes, en banlieue.

Sous le toit fait en partie de vitres badigeonnées de peinture bleue maintenant écaillée, souvenir lointain de la guerre, de longues rangées d'établis de bois sombre s'alignaient comme à la parade. Venant du dehors, la salle me parut obscure. Quelques ampoules jaunâtres surmontées de réflecteurs jetaient une lumière chiche sur les établis jonchés de pièces de mécanique.

Là, tout un petit peuple, essentiellement des femmes, s'affairait, martelant des rivets, serrant des écrous ou ébarbant des carters à la meule dans un jaillissement d'étincelles rouges.

Le contremaître s'était avancé. Petit et maigrichon, il arborait une blouse blanche, signe de son rang. Il me fit signe et dit quelque chose que, dans le vacarme, je ne compris pas. Je dis :

« Quoi ? »

Il fit un pas vers moi, une expression d'infinie résignation peinte sur le visage.

« J'ai dit, mettez-vous là ! répéta-t-il en forçant la voix tandis qu'il pointait le doigt vers un établi vide. Je vais vous montrer ce que vous aurez à faire ! »

Docilement, j'allai prendre place derrière l'établi. Un étroit siège dit « assis-debout » me permettait de m'appuyer sans perdre ma liberté de mouvements.

Le contremaître alla chercher quelques pièces dans un bac.

Dix minutes plus tard, j'étais au travail : placer un joint et serrer trois écrous sur un carter à huile.

Si la ségrégation hommes – femmes existe, c'est bien dans ces petites entreprises de province.

Comme je l'ai déjà dit, la main-d'œuvre comprenait essentiellement des femmes. Les plus jeunes, dont je faisais partie, était regroupée dans l'angle le plus sombre de l'atelier. Presque tout le jour, l'éclairage artificiel fonctionnait, jetant une lumière glauque sur les établis, accrochant ici et là des reflets métalliques aux pièces dispersées. Les postes de travail, implantés en longues lignes parallèles, évoquaient irrésistiblement les bancs de nage des galères. Il ne manquait que le garde-chiourme armé de son fouet.

De fait, le garde-chiourme existait. C'était le « pointeau », armé non d'un fouet mais d'un carnet et d'un crayon. Il était chargé de mesurer les temps de travail et d'en déduire des choses plus ou moins obscures mais qui avaient généralement une répercussion négative sur la feuille de paye.

A l'autre bout de l'atelier, les femmes plus âgées exerçaient les fonctions enviées de monteuses ou d'assembleuses. Elles avaient droit à la lumière du jour et même, parfois, à un rayon de soleil lorsqu'il parvenait à s'insinuer dans les écaillures des sheds.

Mais les rois, les caïds, les mecs quoi, c'était les hommes. A eux le contrôle des pièces et le rejet des éléments imparfaits. Mais comme la plupart d'entre eux n'avait pas plus de science que la plus nunuche d'entre nous, les critères étaient des plus fantaisistes et dépendait souvent de la docilité des filles à coucher. Etre « bien » avec l'un des contrôleurs était le moyen assuré d'être reconnue comme un bon élément.

Je ne suis pas prude, loin de là. Mais j'ai horreur qu'on m'impose quelque chose. Alors, disons-le tout net, j'étais plutôt mal vue. D'autant que mes plaisirs, c'était hors de l'usine que je les prenais.

En principe, logée dans un foyer, je devais être rentrée à vingt et une heures. Après, en toute charité chrétienne, la porte était fermée et l'on n'avait plus qu'à rester dehors jusqu'au matin. Mais, comment résister à la soif de transgresser un interdit ?

Rares étaient les nuits que je passais dans mon lit. L'attrait des néons était trop fort. A dix-sept ans, on peut se permettre de dormir peu. Mais trop, c'est trop ! Les heures de sommeil que je ne prenais pas la nuit, mon organisme tentait de les récupérer le jour, c'est à dire pendant les heures de travail. A plusieurs reprises, je piquai du nez sur mes pièces détachées. Mes compagnes – esclaves s'arrangeaient alors pour laisser chuter bruyamment un outil quelconque, ce qui me réveillait en sursaut avant que le contremaître ou le pointeau ne m'aient surprise.

Dans l'ensemble, on me fichait la paix car je travaillais bien, en dépit de mes accès de somnolence et des tracasseries de quelques mâles en quête de gibier pour le week-end.

*

Vinrent mes dix-huit ans.

Depuis plusieurs jours, je guettais le courrier, espérant une lettre de mes parents qui me démontrerait que j'existais encore dans leur cœur. Rien !

Dix-huit ans. Majeure. Seule ! J'avais le cœur gros.

Puisque désormais, la preuve en était faite, je ne devais plus compter que sur moi-même, je décidai de **me** souhaiter **mon** anniversaire en faisant une bringue à tout casser.

Le lendemain, le réveil fut douloureux. Une migraine carabinée me vrillait le crâne et je dus faire des efforts désespérés pour tenir debout tout au long de la journée.

Le soir, à mon retour au foyer, je trouvai, posée sur mon lit, une enveloppe à mon nom. Je l'ouvris fébrilement. Non, ce n'était pas une carte d'anniversaire. C'était une note officielle de l'administration qui m'avisait « qu'ayant maintenant dix-huit ans révolus, je devais à présent me loger par mes propres moyens ». En d'autres termes, on me fichait à la porte.

Romain

La maison était grise. Les murs de pierres, le toit en ardoises, les volets, tout était gris. Une maison toute en hauteur. Une porte exigüe que flanquait une fenêtre munie de barreaux. Et, par là-dessus, deux étages de guingois que perçaient des fenêtres étroites, comme étranglées entre des murs trop serrés. J'ai dit deux étages, mais en fait, le toit lui-même comportait une lucarne.

Qui dit lucarne dit chambre – sous – les – toits. Et c'est dans cette chambre que je me retrouvai, avec armes et bagages – légers, les bagages., il faut bien le dire – après avoir dû quitter le foyer.

Pour cent-vingt francs par semaine, j'avais droit à un lit de fer de quatre-vingt-dix centimètres de large, un matelas de crin, deux couvertures – mais pas les draps – et un oreiller à rayures dont quelques plumes tentaient de s'échapper.

A part le lit, une petite table à l'équilibre précaire supportait une cuvette crème avec un liseré vert et un broc que déshonorait un large éclat d'émail. De la soupente descendait un fil torsadé avec, au bout, une ampoule nue.

C'était là mon domaine. C'était là mon royaume. C'était là que le soir, après avoir quitté l'atelier, je faisais durer

la boîte de raviolis que j'avais fait réchauffer, en fraude, sur un petit réchaud électrique.

C'était là aussi que je rêvais. Allongée sur le lit, j'imaginai un homme. Mon homme. Celui qui viendrait, qui me dirait « je t'aime » et qui me garderait contre lui, tout contre lui. Il me dirait aussi « sois heureuse ! »

C'est alors que je rencontrai Romain.

*

La grisette et l'étudiant. Comme dans ces chansons coquines qui mettaient en joie nos grand - parents, j'étais l'ouvrière, il était l'étudiant.

Lui, c'était Romain. Un grand garçon au poil brun qui faisait ses études à l'université de Besançon, près de l'hôpital Saint-Jacques. Il m'avait littéralement draguée un soir où j'étais montée à la « citadelle », l'un des pôles touristiques de la ville d'où l'on a la vue sur la courbe du Doubs.

Dans la lumière pourpre du coucher de soleil, j'essayais de déchiffrer les inscriptions, aux trois quarts effacées de la table d'orientation lorsqu'il avait tenté sa chance.

« Salut ! C'est beau, hein ? »

Je m'étais retournée tout d'une pièce. Penché vers moi, il arborait un large sourire que je jugeai aussitôt plein de charme.

« Oh, oui ! » avais-je répondu avec une présence d'esprit qui m'étonne encore.

« Vous êtes étudiante ? » avait-il questionné avec autant d'à propos que j'en avais mis à lui répondre.

Incapable de parler, éblouie par cette apparition qui semblait rejoindre mes souhaits les plus secrets, je m'étais contentée de secouer négativement la tête.

Sans sembler attacher autrement d'importance à ma réponse, il avait poursuivi :

« Le soir, les choses changent. Tu vois, là-bas, les lumières. C'est là que je suis, la journée. C'est grand, c'est gris, c'est triste. Mais le soir, vu d'ici, c'est comme un diadème de lumières... »

Il parlait bien. Le « vous » avait cédé la place à un tutoiement propice. Il s'était rapproché de moi. Pour me montrer le « diadème de lumières », il avait placé sa tête contre la mienne et, tandis que sa main droite pointait vers l'objectif, son bras gauche s'était enroulé autour de mes épaules.

Une heure plus tard, je faisais connaissance avec sa chambre d'étudiant qui ne valait guère mieux que la mienne, une pièce étroite au confort plus que spartiate.

Cela faisait des mois que je rêvais de cet instant. Romain sut se montrer à la hauteur de mes rêves...

Au petit matin, je réintégrai ma chambre sous les combles pour une rapide remise en ordre avant de partir pour l'usine.

J'étais heureuse. Pour combien de temps ?

*

J'avais fait la connaissance d'une femme noire, une Camerounaise, qui faisait ses courses dans le quartier. Nous avons bavardé un peu, entre la livre de tomates – pas trop mûres, s'il vous plaît – et le paquet de nouilles à sept cinquante.

Un jour, elle me dit brusquement :

« Où tu crèches ? »

Je dis : « là-haut ! » en montrant du doigt les soupentes.

« Ah... »

Un long silence, occupé par le choix d'une salade. Puis, sans me regarder, comme une gamine prise en faute, elle me demanda :

« Pourquoi tu ne viendrais pas loger chez nous ? Y a de la place et tu serais toujours mieux que dans ton bordel à souris. »

Le soir même, j'emménageais chez Makouma. Elle vivait seule. Son homme, à ce qu'il paraît, était sorti un an auparavant sous le prétexte d'acheter de la bière. Il n'était jamais revenu. Elle n'avait pas osé avertir la police. Et puis, un jour, elle l'avait croisé dans la rue, accompagné d'une créole à la démarche chaloupée. Elle n'avait rien dit mais s'était jurée de bannir les hommes de sa vie.

Chez elle, j'avais trouvé un havre de paix. Elle me dorlotait comme sa fille. Le matin, je partais pour l'usine et j'étais censée rentrer le soir pour dîner.

Pauvre Makouma ! Egoïste comme on l'est à dix-huit ans, je ne savais pas apprécier les trésors de tendresse maternelle qu'elle me prodiguait. Combien de fois m'a-t-elle attendue, le soir, inquiète sur mon sort de chat de gouttière, pour finir par s'endormir, de guerre lasse, dans son fauteuil d'osier, tandis que sans remord, j'écumais bars de nuit et discothèques au hasard de mes rencontres. A cette époque, je ne pouvais supporter aucune entrave. La liberté m'était le plus précieux de tous les biens.

Et ce qui devait arriver est effectivement arrivé.

Ce soir là, j'étais rentrée bien sagement de l'usine. Comme toujours, Makouma m'attendait, si bourrue avec sa voix noire qui semblait toujours aboyer, et pourtant si

tendre maintenant que j'y repense, avec le recul du temps.

« Comment qu'c'était, aujourd'hui ? »

« Boarf ! » Sans doute pas plus mal que les autres jours. Mais je me sentais « patraque ».

Comme souvent, j'avais fait la java, la veille. Gueule de bois et tout. A mon travail, je dodelinais de la tête sur mon établi et le contremaître était venu me secouer : « Ouah ! On ne roupille pas, ici ! ». Foutu con ! J'avais sommeil, merde !.

Je vous dis : complètement inconsciente.

Bref, Makouma, attentive comme une mère poule, avait bien senti que ça n'allait pas.

« Ké y a, ma poule ? On t'a fait du suif ? »

J'avais envie de vomir.

« Non, non, ça va ! »

Et puis soudain, brutal, un coup de poignard dans le bas ventre . Une douleur impossible qui me fit me dresser et rester là, tremblante, incapable de parler, incapable de marcher.

Les minutes qui suivirent, je ne m'en souviens pas. J'avais trop mal. Tout ce dont je me souviens, c'est de l'hôpital, les corridors lugubres dans les quels on me portait plus qu'on ne m'aidait à marcher.

Piqûre. Calmant. Nuit.

Le lendemain, je savais ! J'étais enceinte et, jusque là, je ne m'en étais pas rendue compte. C'était une fausse couche qui se préparait : béance du col, ça s'appelle.

Je voulais avorter. Que pouvais-je faire d'un enfant dans ma situation ? Mais il était trop tard, j'étais enceinte de quatre mois.

A l'hôpital de Besançon, on m'a fait un cerclage. Et là, plus question de me trimbaler. On m'a transférée à la maison maternelle des Cèdres. Je devais me reposer et même, parfois, rester allongée de longues heures. J'étais une « grossesse à risque » disaient les médecins.

Bien sûr, j'aurais dû profiter de cette immobilisation forcée pour saisir la chance qui m'était offerte d'augmenter mes connaissances, pour me servir de ma tête puisqu'elle seule pouvait fonctionner sans dommage pour le reste.

C'était sans compter avec mon besoin pathologique de liberté. Une semaine ne s'était pas passée qu'en compagnie de Gina, une fille tout aussi piquée que moi, je combinais des escapades en ville parfaitement contraires au règlement de la maison.

*

Le problème, c'est qu'aux « Cèdres », nous n'avions pas d'argent de poche. Comme dans les maisons de redressement, le mince pécule que nous pouvions amasser en effectuant de menus travaux compatibles avec notre état – oh, l'atelier de reliure qui, sentait la colle et le papier, j'en pleure presque en y repensant – était conservé pour nous par l'administration afin que nous puissions disposer d'un peu d'argent à notre sortie.

Alors, avec Gina, nous allions « faire les courses ».

Notre technique était simple : nous entrions l'une après l'autre dans une boutique que nous avions repérée pour sa facilité d'accès aux objets convoités. Pendant que l'une occupait la vendeuse par ses questions fallacieuses,

l'autre garnissait en douce son blouson puis, feignant l'impatience, quittait le magasin.

Neuf fois sur dix, la combine fonctionnait. Restait la dixième. Alors, la directrice venait nous réclamer au poste de police avec force détails sur le cas social que nous représentions.

On s'en tirait avec une engueulade maison et des menaces épouvantables. Cela ne nous empêchait pas de recommencer la semaine suivante.

En y repensant, je reste confondue d'admiration devant la patience de ces gens, pénétrés de leur mission, qui encaissaient sans sourciller les conséquences de nos incartades.

Certains soirs, je me glissais dehors en cachette et j'allais retrouver Romain. Il logeait dans une chambre de bonne, non loin des Cèdres, mais je ne pouvais pas dormir avec lui car il fallait que je sois rentrée avant le jour.

Et puis le terme est arrivé. J'ai dû retourner à la Maternité de Besançon pour qu'on m'ôte le cerclage. Ce fut une expérience éprouvante dont je garde un très mauvais souvenir.

Pourtant, c'est à mon inconséquence que je dois les heures les plus pénibles de cette période. Près d'accoucher, j'avais une envie folle de revoir Romain. Quittant la maison maternelle, j'allai donc le rejoindre dans sa chambre sous les toits. Là, en dépit de mon ventre distendu, nous avons fait l'amour. Nous avions envie l'un de l'autre, rien ne nous arrêtait.

Mais, au matin, de violentes douleurs au ventre me rappelèrent à la réalité. Je dus regagner précipitamment

Les Cèdres. Et c'est dans la voiture des pompiers, toutes sirènes hurlantes, que je fus transférée à la maternité.

La nature a de ces mystères : l'accouchement n'eut lieu que le surlendemain. Et, pendant cinq heures, j'eus à affronter la panoplie complète des douleurs de l'enfantement.

*

C'est ainsi que vint au monde Amandine.

Et c'est ainsi que je connus tout ce que la société peut avoir d'inhumain vis à vis de l'isolé.

La solitude d'abord. De ma famille, pas de nouvelle. Pas mariée, je faisais honte. On m'avait rejetée, précipitée dans les oubliettes. A plusieurs reprises, ravalant mon orgueil, j'avais écrit à mes parents. Bien sûr, je n'avais pas tout dit. Simplement, je leur avais fait savoir où j'étais. Je leur avais parlé de l'usine, de mon travail... Pas une fois, je ne m'étais plainte de mon sort. On a sa fierté, tout de même. Mais j'espérais une lettre, un mot, un message. Quelque chose qui me laisse croire que, quelque part, quelqu'un se souciait de moi. J'espérais contre toute raison parce que l'espoir, c'est tout ce que l'on a quand tout le reste a foutu le camp.

Au plus noir de mes heures, je savais qu'existait, là-bas, au milieu des arbres, une vieille maison au toit creux, avec un cerisier devant et une barrière de bois qui grinçait. On m'en avait chassée comme on chasse un intrus, moi qui étais née dedans, et pourtant, elle restait ma maison.

Souvent, la nuit, à Besançon ou ailleurs, je regardais le ciel rempli d'étoiles et je me disais : « ce sont MES

étoiles. Je les ai toujours eues et je les aurai toujours. Ces étoiles me voient, où que je sois, et elles voient « ma maison » et tous les lieux où j'ai été, et tous les lieux où je serai, demain, dans dix ans... »

Lorsque j'avais été certaine d'être enceinte, j'avais écrit une longue lettre à ma mère. Pour la première fois, j'avais laissé percer mon chagrin. Je lui disais combien je me sentais malade de solitude. Je lui parlais de mes amours et de leurs conséquences. A la veille de donner moi-même le jour, je la suppliais de venir me voir ou simplement de m'écrire, de ne pas tout à fait m'abandonner...

Il n'y eut ni réponse, ni visite.

Seule Gervaise, une amie de longue date, fit le voyage depuis la Suisse pour venir me voir. Chère Gervaise, sauras-tu jamais le bonheur que tu m'as donné par ta courte présence. Deux heures. Deux heures de joie dans une éternité de tristesse, mais deux heures dont je me souviendrai toute ma vie et dont je te suis infiniment reconnaissante.

Personne d'autre ne vint à la maternité. J'étais seule pour souffrir, seule pour veiller sur mon enfant, seule pour affronter un destin maussade. Mais le plus triste, le plus révoltant, était encore à venir.

Après l'accouchement, je retournai aux Cèdres pour y passer mes deux mois de congé de maternité.

Le programme était toujours le même : petit déjeuner en commun, puis les soins à l'enfant et les cours de puériculture. A midi, déjeuner, travaux divers – c'est à cette époque que j'appris vraiment la couture : mon

premier pantalon, fait à la main, un vrai chef-d'œuvre – puis, sortie avec le bébé dans son couffin.

Il m'arrivait parfois de retrouver Romain lorsqu'il avait un moment de libre. Alors, nous nous promenions tel un couple traditionnel, papa-maman-bébé. J'étais presque heureuse. Hélas, une autre épreuve m'attendait.

L'enfer, c'est les autres... Et de fait, la vie en collectivité n'était pas faite pour moi. Trop indépendante, trop franche, trop imaginative, je me heurtais sans cesse à l'hostilité teintée de jalousie d'autres pensionnaires.

Presque sans argent, je me débrouillais pour m'habiller correctement, pour être d'une propreté irréprochable. Mon « look », comme on dit aujourd'hui, tranchait bien évidemment sur la moyenne générale.

Un soir, au réfectoire, j'expédiais mon dîner. Amandine dormait près de moi, dans son couffin. Des camarades partageaient ma table et nous échangeions des propos futiles et des plaisanteries comme des gens qui ont un moment à passer ensemble et essaient de le faire le plus agréablement possible, compte tenu des circonstances.

A une table voisine, une autre fille se mit à me harceler à la cantonade. Cette fille là, je l'avais déjà repérée car, handicapée d'une main, elle semblait en permanence rejeter la cause de sa disgrâce sur ceux qui l'entouraient.

« Eh, connasse, avec ta gueule de pute... ! »

Son regard, vrillé sur moi, ne laissait guère de doute quant à la destinataire de son propos.

« Fais pas gaffe, me dit ma voisine de table. Cette Nénette, elle est con comme un balai. Elle te cherche ! »

J'acquiesçai d'un signe de tête et continuai de bavarder avec mes compagnes sans lui prêter attention.

« T'as entendu, morue ! C'est à toi que j'cause ! »

Aucune réaction de ma part. J'espérais que, devant mon inertie, elle se lasserait.

Ouiche !

La fille, les traits convulsés, se leva brusquement et commença à me bombarder d'abord de croûtons de pain, puis, ce furent le fourchettes et couteaux, les verres... tout y passait.

Au premier projectile, ma voisine avait empoigné le couffin et mis Amandine à l'abri. D'abord interloquée, je me levai à mon tour et fonçai sur la fille déchaînée :

« Merde ! T'es con ou quoi ? »

Et ce fut le pugilat. Les griffes, les dents, les cheveux... Empoignées, nous roulâmes à terre. M'attrapant par le cou, elle commença à serrer. J'avais beau me débattre, la salope était tout bonnement en train de m'étrangler quand des éducatrices musclées vinrent nous séparer.

De quels appuis bénéficiait-elle au sein de l'établissement, je ne l'ai jamais su. Mais toujours est-il que la direction me fichait immédiatement à la porte. Je devais quitter Les Cèdres le lendemain.

Le soir même, j'allai rejoindre Romain. Ma fille avait été mise à la pouponnière de l'établissement.

Lorsque, le lendemain, je voulus reprendre ma fille, on me demanda où j'habitais. Que pouvais-je répondre ? J'avais un emploi, certes, mais le peu que je gagnais ne me permettait pas de louer un appartement : l'hôtel, une chambre sous les toits – celle de Romain – pour une heure, pour une nuit ? L'errance sans fin...

Abandonnée par ma famille, je n'avais bientôt plus le réconfort de l'amour. le « beau » Romain s'était découvert d'une jalousie féroce. Jalousie sans objet, bien

sûr. Travaillant toute la journée, courant pour voir ma fille le soir, je n'avais guère le loisir de batifoler.

Etudiant, Romain était toujours à court d'argent. Non seulement il ne m'aidait pas mais, bien souvent, c'était moi qui faisais les courses... gratis pro Deo. Mais cela ne lui suffisait pas. Il aurait fallu que je sois là en permanence, à l'attendre... Aux insultes avaient succédé les coups et ça, je ne le lui ai pas pardonné. Après une scène particulièrement violente – mes joues s'en souviennent encore – je décidai de le quitter définitivement et de partir pour Paris où ma sœur, Geneviève, habitait.

Mais lorsque je me présentai aux Cèdres pour emmener ma fille, on m'annonça sans ménagement que, pour le bien de l'enfant, elle avait été placée par la DDASS dans une famille d'accueil. Ainsi, victime d'une maladie, j'avais perdu en quelques semaines tout à la fois mon enfant, mon amour, mon travail et mon toit.

Epave à la dérive, frissonnant sous un imperméable trop grand, je me retrouvai, ce soir du 6 décembre, sur le quai de la gare de Besançon, attendant le train pour Paris, avec en poche, pour tout viatique, un ticket de seconde et trois pièces de cinq francs.

Geneviève

Contre toute attente, Geneviève m'avait accueillie, moi, l'oiseau blessé, avec beaucoup de gentillesse et même d'affection. Elle habitait une grande maison de sept pièces à Evry où elle vivait avec Jacques – devenu entre temps son mari – et Jean-Lou qui atteignait maintenant ses six ans.

Jacques était camionneur et travaillait pour le compte d'un mandataire aux halles de Rungis. C'est à dire que ses « journées » commençaient à deux heures du matin.

On m'avait aménagé une jolie chambre pour que je m'y sente bien. J'avais même, comble du luxe, un lavabo pour moi toute seule dans un petit cabinet attenant.

Les premiers jours, j'errais dans toutes ces pièces qui me semblaient une immensité, de la cuisine – avec une hotte en verre grande comme une cathédrale – à la salle à manger, avec sa cheminée en émail brun, sa table vernie polyester et ses chaises à hauts dossiers, de « la » chambre – celle de Geneviève et Jacques – à celle, plus petite et emplie d'un bric-à-brac réjouissant, de Jean-Lou.

Geneviève ne disait rien, ne demandais rien. Jacques non plus d'ailleurs. Mais je me sentais inutile, vivant en parasite comme un animal familier dont le seul mérite est

d'accepter les caresses – dans le sens du poil, s'il vous plaît – et éventuellement de ronronner si l'on est un chat.

Le matin, Jacques, qui travaillait le plus souvent de nuit, rapportait le journal dès sa sortie de presse, avant le petit déjeuner. Avec le café au lait et les tartines beurrées qu'il trempait – beuh... les yeux sur le café – il ingurgitait les nouvelles de la veille et les commentait à sa façon, mêlant en un patchwork coloré, faits divers, nouvelles politiques et scandales en tous genres.

Puis, il repartait travailler, abandonnant sur la table le journal bouchonné à côté de son bol, sa serviette en boule et une galaxie de miettes de pain.

Alors, tandis que Geneviève rinçait les bols avant de conduire Jean-Lou à l'école, je récupérais le journal et détaillais les petites annonces.

A cette époque, il y avait encore beaucoup d'offres d'emploi... mais si peu dans mes cordes : - Sténo-dactylo qualifiée, connaissance de l'anglais appréciée... Ce n'était pas pour moi qui avait déjà du mal à aligner trois mots sans faute d'orthographe.

Finalement, je trouvai un engagement comme « employée à l'entretien des locaux » dans un garage. Traduisez, « femme de ménage ».

Alors, tous les jours, je quittais la maison à sept heures et demie pour prendre le bus et me trouver à pied d'œuvre à huit heures au garage Peugeot.

Les bureaux ouvraient à neuf heures. Et pendant une heure, je vidais les corbeilles à papiers, époussetait les bureaux, passais l'aspirateur...

A neuf heures, je me rendais au magasin d'exposition où, toute la journée, je vidais les cendriers des clients,

passais une « Nénette » sur les carrosseries luisantes, remettais en place les dépliant publicitaires.

Cela dura deux mois. J'étais payée à la semaine et donc, chaque samedi, ponctuellement, je remettais ma paye à Geneviève qui m'en ristournait une partie pour mes menus frais. Avais-je trouvé une certaine stabilité ? Ce serait mal me connaître. Une mésaventure – hélas fréquente quand on est une fille pas trop moche - devait mettre à mal ce fragile équilibre. De temps à autre, le directeur du garage m'appelait pour que je donne un coup de main à sa femme... Comprenez que je devais faire le ménage, aux frais de la société, pendant que « Madame » faisait sécher son vernis à ongles.

L'appartement de « Monsieur » et Madame » était situé au dessus du garage. Ils disposaient d'une entrée particulière mais un escalier intérieur, logé dans l'épaisseur d'un faux mur – comme dans les châteaux du moyen-âge – faisait communiquer le garage et l'appartement. C'est cet escalier que j'empruntais lorsque je devais « aider Madame ».

Ce jour là, alors que « Madame » était absente, « Monsieur » m'attendait à mi-étage. A peine avais-je franchi trois marches qu'il m'attrapait par le bras, m'attirait à lui et me soufflait au visage :

« Viens ! Ne dis rien ! Je te donnerai ce que tu veux, mais viens ! »

Dans le même temps, avec une rapidité qui en disait long sur ses intentions, il avait glissé sa main entre mes cuisses tandis que son bras gauche me maintenait en position. La surprise m'avait littéralement figée sur place pendant plusieurs secondes et vous pensez si le salaud en profitait.

J'aime faire l'amour, mais primo, je ne veux pas qu'on me l'impose et secundo, je ne savais que trop ce que cela signifierait. Sitôt le désir du monsieur satisfait viendrait le repentir, mais pas vis à vis de moi, vis à vis de sa bourgeoise. Dès qu'il aurait satisfait son envie, je me retrouverais de toutes façons sur le pavé. Pas d'accord, mon cochon ! Question de fierté !

Je me mis à hurler, à griffer, à mordre et je me débattis si bien que, surpris par ma réaction, il me lâcha, opéra un rétablissement sur l'aile et grimpa jusqu'à l'appartement en quatre enjambées. Je suis sûre que, dans son esprit, j'aurais dû m'estimer flattée d'être « honorée » par le patron.

Je me rajustai, passai dans le hall, plantai là chiffon et tablier et quittai l'établissement, des larmes plein les yeux, la rage au cœur mais, en même temps, fière de moi comme le vaillant petit soldat qui a sauvé son drapeau.

Je voulais de l'amour, oh oui ! Mais les hommes, eux, n'en voulaient qu'à mon cul !

A la maison, il n'y avait personne. Geneviève était sortie. Mais sur la tablette du vestibule, bien en évidence, une lettre dont l'enveloppe disparaissait sous les cachets de la poste, témoignage de la ténacité des PTT à retrouver sa destinataire : moi.

C'était mon précédent employeur, l'usine de mécanique, qui m'invitait à venir encaisser un reliquat de salaire qui ne m'avait pas été versé en raison de mon départ...précipité.

Petit rayon de soleil venu percer mon ciel d'orage.

Restait mon problème : le travail. De nouveau, les petites annonces.

Parfois, Jacques m'emmenait avec lui pour livrer des fruits et des légumes à divers magasins. Il fallait alors se lever à deux heures du matin et, après avoir avalé un café brûlant, chaussée de bottes, vêtue d'un jean délavé et d'un immense pull à col roulé, grimper dans le camion qui partait en grondant dans la nuit humide.

Encore perdu dans les rêves de la courte nuit, Jacques conduisait sans rien dire. Le bitume mouillé luisait d'un éclat noir dans la lumière des phares tandis que les essuie-glaces rythmaient, monotones, notre avance, scouich-plash, scouich-plash... Des traînées grasses, en arc de cercle sur le pare-brise, s'irisaient lorsque d'autres véhicules nous croisaient, illuminant fugitivement nos visages. Je me recroquevillais dans le coin de la cabine et je somnolais, oscillant de droite et de gauche au hasard des virages.

Rungis. Tandis dans que la lumière crue des lampes à vapeur de mercure, Jacques passait ses commandes, je me serrais contre les structures de métal, essayant d'échapper au vent glacial qui me gelait les doigts, les pieds et le reste.

Puis, il fallait charger le camion. Une centaine de cageots de légumes, salades et fruits qu'il fallait disposer au mieux sur le plateau pour que tout soit accessible lors des livraisons. J'aidais Jacques de mon mieux mais, de toute évidence, je n'avais pas la carrure qu'il faut pour ce genre de métier.

Lorsque nous rentrions, après la tournée des « cours des halles » et autres marchands, après avoir bloqué la rue aux premiers banlieusards – moi j’travaille Monsieur ! – qui tentaient de rallier leurs postes, tandis que Jacques, attablé derrière son bol de café au lait commentait le journal du matin, je m’effondrais sur mon lit, endolorie de partout, incapable de faire aucun mouvement. Alors, Geneviève m’aidait à retirer pull et pantalon et me laissait, pelotonnée sous les couvertures, dormir jusqu’à midi.

*

Malgré la gentillesse de Geneviève et l’affection bourrue de Jacques, mon vieux démon libertaire commençait à se réveiller. Chez eux, j’avais tout le confort, c’est vrai. Mais j’étais aussi comme en pension avec mes sorties surveillées, avec les meilleures intentions du monde bien sûr. En vrai chat de gouttière, appréciant une bonne pâtée mais incapable de résister à l’attrait d’une porte entrouverte, je n’étais pas loin de regretter ma chambre sous les toits, d’une laideur repoussante certes, mais où j’étais libre d’aller et venir à ma guise. Geneviève, avec sa sensibilité de femme, percevait mes sentiments quoique nous n’en parlions jamais.

Un soir, je me sentais d’humeur fortement dépressive. Mes recherches d’emploi n’avaient rien donné. J’arrivais toujours trop tard, la place était prise, à croire que les annonces n’étaient publiées que pour me donner de faux espoirs.

A plat ventre sur le lit, je m’évertuais à m’incruster dans le matelas, éprouvant une sorte de délectation morbide à

mon propre anéantissement. Je n'étais rien. Une crotte de bique de la société. Une épave charriée par le flot de la vie. Une chiure de mouche à la surface de la terre. Bref, la déprime !

C'est alors que Geneviève entra dans ma chambre avec cette expression mi-tendre mi-rusée qu'ont ceux qui vous aiment quand ils vous font une farce.

« Jacqueline ! »

« Ouais... » On n'est pas plus aimable.

« Jacqueline ! » Cette fois, le ton est insistant.

« Voui ! Qué y'a ? » (oh, mon prof de français).

« Viens, on sort ! »

J'avais autant envie de sortir que de me faire hara-kiri. Moins peut-être. Pourtant, quelque chose dans la voix de ma sœur, une sensation indéfinissable, me fit me redresser et la regarder.

A sa mine, je compris qu'il y avait une surprise à la clé. Mystère de l'âme, en une fraction de seconde, l'air se fit plus léger, les couleurs plus vives, mon destin moins tragique.

« Tu viens, répéta Geneviève ! »

« OK, je viens ! »

J'étais déjà debout, toute frétilante.

Bras dessus – bras dessous, nous prîmes le train, puis le métro. A mes questions pressantes - la gamine : « qu'est-ce que j'aurai pour Noël ? » - Geneviève m'opposait un sourire amusé. Elle tenait à sa surprise, la vache. Comme je l'aimais... !

*

Métro Belleville. Une petite rue. Numéro vingt-huit. Entrée, corridor marquant son âge, fermé au fond par une

porte munie de vitraux comme cela se faisait au début du siècle. Deuxième étage. Une porte de bois ciré avec une petite plaque de cuivre.

Toc toc... toc... Il n'y avait pas de sonnette.

Derrière la porte, un glissement feutré. La porte s'ouvrit. Une jeune femme apparut, souriante, blonde, pas vraiment belle mais agréable, peut-être à cause de ce sourire. Geneviève semblait la connaître. Elle me présenta :

« Jacqueline, ma jeune sœur... »

La jeune femme me regarda. Elle avait la même expression amusée que Geneviève. Complices. Elles étaient complices.

« Venez ! »

Elle nous fit visiter le studio, la kitchenette, la douche avec les WC. C'était petit mais mignon et très propre. Ce n'est qu'après avoir effectué le tour complet que Geneviève me dit :

« Voilà ! Pierrette a pris un appartement plus grand. Elle quitte celui-ci la semaine prochaine. J'ai pris la suite pour toi. Voici la clé !

Je n'ai pas réalisé tout de suite ce que cela signifiait. Un studio à moi, à moi toute seule... ! Le confort plus... la liberté. J'étais si heureuse que je trouvais rien à dire. Je restai là, sans voix, oscillant d'un pied sur l'autre. Geneviève m'observait en riant de mon air effaré. Pierrette s'affairait dans la kitchenette pour nous préparer un verre. Le bonheur à portée de la main...

Très vite, je revins à la réalité. Le studio, c'était magnifique. Encore fallait-il pouvoir en payer le loyer. Geneviève avait fait le maximum de ce qu'elle pouvait,

les premiers frais, la caution... C'était déjà beaucoup. La conclusion n'était que trop évidente : il fallait à tous prix que je travaille.

Pour une fois, la chance me sourit. Je trouvai rapidement un emploi dans une fabrique de chaussures. J'étais payée aux pièces et le travail me plaisait. L'ambiance n'était pas mauvaise. En fait, personne ne semblait connaître personne. Chacun supportait l'autre avec le détachement que donne la certitude que, sorti de l'usine, on ne le reverra pas.

Côté cœur, c'était la grande balade. Perdue dans une ville dont la taille échappait à mon entendement, ma liberté chérie dépassait de loin tout ce que j'avais souhaité.

Etre libre, pour moi, c'était agir à ma guise vis à vis de mon entourage. C'était rejeter le carcan familial, l'autorité de la mère à défaut de celle du père. Mais lorsque l'entourage, la famille, le « clan » disparaissent, on ne se sent pas libre. On se sent perdu. A bord de son bateau, le marin adore la mer. Seul, au milieu de l'océan...

Aussi avais-je tendance à m'accrocher à tout ce qui me semblait connu.

Michel

Michel était camerounais. Il travaillait dans un restaurant. Quelques paroles échangées, une remarque gentille et nous étions les meilleurs amis du monde.

Trois semaines plus tard, nous éprouvions ensemble l'élasticité du matelas. Il semblait très amoureux. J'étais heureuse. Si heureuse que je lui proposais de venir rendre visite à ma sœur. Ce serait lui. Nous allions vivre. Nous allions former un couple. Nous allions nous marier...

Tous les jours, à midi, j'allais déjeuner au restaurant où il travaillait. Je l'apercevais parfois fugacement. Mais surtout, je savais qu'il était là. Le soir, plutôt que de rentrer chez moi, j'allais l'attendre chez lui.

Il disposait d'un petit appartement, deux pièces sur cour au quatrième, qu'il avait aménagé à sa façon : divan bas, masques africains au mur et, partout, de fausses fourrures rayées ou tachetées, évocation acrylique des grandes chasses des ancêtres. Un peu dépaysant de prime abord, mais confortable à tout prendre. Et puis, Michel avait l'air tellement à l'aise dans ce décor.

Certains soirs, il s'asseyait sur ses talons, comme seuls savent le faire les africains, et commençait à parler.

Il parlait lentement, sans se presser, comme s'il récitait une litanie dont tous les éléments doivent s'intégrer à la trame du temps, ni trop tôt, ni trop tard.

De son pays, je n'ai rien su. Ce qu'il me racontait, c'était une Afrique mythique, celle de la forêt et des

légendes, des sortilèges, des lianes pendant jusqu'à terre, des cours d'eau paresseux, des crocodiles et des hippopotames. C'était une Afrique de roman, peuplée de sectes bizarres où les sorciers peints bousculaient les lois immuables de la physique, où la religion Vaudou se mesurait avec succès aux entreprises chrétiennes ou musulmanes.

Je l'écoutais, assise moi aussi sur mes talons, souffrant de mille crampes pour essayer de me fondre dans son monde, trichant avec l'équilibre - l'omoplate subrepticement appuyée au mur - les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, émerveillée, hypnotisée...

« Alors, il a enterré le crâne. Il a versé dessus les cendres des feuilles d'urunda et il a dit : que les esprits agissent ! Et alors, dans le village, tout le monde a été guéri... »

Après quoi, Michel se dressait d'un bond dans un grand rire sonore, me prenait par les aisselles, m'entraînait sur le lit en un simulacre de bataille et nous faisons l'amour comme des fous. Le bonheur !

Pourtant, parfois, Michel me paraissait songeur. Il ne me répondait que par monosyllabes. Son regard se perdait dans un lointain auquel je n'avais pas accès.

J'avais appris à respecter ces instants qui me semblaient liés aux mystères des pays du sud, une sorte de nostalgie. Je ne disais rien. Mon cœur se serrait néanmoins car, dans ces moments là, notre intimité était rompue. Il vivait une vie à laquelle je ne participais pas. Je devais bientôt découvrir à quel point.

Un soir, je ne sais pourquoi, peut-être mue par un pressentiment, j'allai l'attendre à la sortie de son travail

plutôt que de me rendre à son appartement comme j'avais coutume de le faire.

Il s'apprêtait à quitter l'établissement, un bras déjà passé dans la manche de son blouson. En m'apercevant, il eut un mouvement de recul, se détourna, dit quelques mots à un copain resté à l'intérieur, puis rentra complètement dans l'arrière-cuisine du restaurant.

Des secondes, puis des minutes passèrent, j'attendais toujours sur le trottoir et je sentais l'inquiétude me gagner. Le comportement de Michel était étrange. Était-il malade ? Avait-il perdu son emploi et n'osait-il pas me le dire ? J'échafaudais toutes sortes d'hypothèses... sauf la bonne, bien entendu.

Un aide - cuisinier que je connaissais vaguement, de vue, sortit et vint vers moi.

« Michel ne peut pas venir. Viens, je vais te raccompagner. »

Il avait l'air très embêté. Je dis :

« Que se passe-t-il ? Il est puni ? »

Plaisanterie de ma part mais qui eut du mal à passer.

« Non, c'est pas ça... » De plus en plus gêné, le type.

« Ecoute ! Je veux savoir ce qui se passe. »

Une intuition subite :

« Il y a une autre femme ? »

Pourquoi avais-je dit cela ? Lui marchait à côté de moi, sans répondre. Je secouai sa manche :

« Réponds-moi, merde à la fin ! »

Alors, doucement, avec une délicatesse parfaitement inattendue, évitant avec soin les mots qui pouvaient me blesser, par petites phrases courtes, il finit par me dire la vérité : Michel était marié. Il avait laissé son épouse en province, dans sa famille, en attendant que sa situation

soit assurée. Mais maintenant, elle était venue le rejoindre et allait habiter avec lui. Logique !

Comme j'ai pleuré, ce soir là. Tous mes rêves, tout l'univers que j'avais bâti s'écroulait d'un coup. De quoi aurai-je l'air vis à vis de Geneviève et de Jacques ? Pour eux, c'était chose faite, j'étais casée, sinon mariée. J'avais rejoint le troupeau des « bonnes brebis », celles qui ont un foyer, un mari, des enfants légitimes et tout. Et brusquement, en quelques minutes, la brebis était tombée dans le précipice, dans cette zone crépusculaire que les « gens bien » considèrent avec la plus extrême circonspection.

Des larmes, j'en ai versé. De peine, de tristesse, mais aussi de rage, de la rage des femmes trompées dans leurs espoirs, déçues dans leurs amours.

Plusieurs jours durant, je suis restée comme hébétée, allant de mon studio – devenu soudainement froid et hostile – à mon travail et revenant, comptant les dalles du trottoir et m'endormant dès mon retour, les yeux gonflés et l'estomac noué.

Seule. J'étais de nouveau seule.

Pour rester seule, je n'ai pas la vocation.

Depuis cette époque, j'ai beaucoup lu. Je me souviens d'une femme, ethnologue, dont le destin m'avait fascinée. Elle avait un mari qui l'aimait, elle avait du fric, de l'instruction... Tout pour vivre heureuse dans un cadre bourgeois que j'imaginai très « british », meubles en acajou et bow-windows. Des clous ! Entichée de l'Inde et du Népal, elle avait tout plaqué, mari, confort, argent – enfin, pas tout à fait pour l'argent car il en faut

pour aller si loin, même si on vit sous la tente – pour suivre son idée.

Eh bien, je n'étais pas elle. Le confort, le fric, j'aurais aimé l'avoir, mais je pouvais m'en passer. Mais vivre seule, ne pas avoir une épaule, une odeur d'homme pour me rassurer, m'étais la plus affreuse des tortures.

Après avoir épuisé une cargaison de Kleenex, après avoir payé tribu au songe de ce qui aurait pu être et qui n'était pas, je recommençai à vivre.

Pascal

Il était une fois un grand garçon qui sirotait une menthe à l'eau à une table de « Chez Yvette », un petit bistrot où j'allais prendre un café à l'occasion. Il avait le poil court et l'œil lointain. A mon entrée, il me regarda, loucha un moment sur sa boisson verdâtre, puis, levant la tête, me fit un signe de tête en guise de salutation. J'allai m'asseoir à une autre table en évitant de regarder dans sa direction.

C'était le soir. Il faisait chaud. Une mouche bruyante sillonnait l'espace, évitant adroitement les rouleaux gluants qui pendaient du plafond ou maintes de ses congénères avaient loupé leur dernier atterrissage. Marcel, le patron, essuyait des verres, ignorant superbement ma présence : je n'étais pas un consommateur intéressant.

Je tournais le dos au garçon mais je sentais son regard posé sur moi, sur mes cheveux, mes épaules, mes reins. Une furieuse envie de me retourner me tenaillait.

Non, je ne cèderais pas à la tentation. J'en avais trop vu, de toutes les couleurs, c'est le cas de le dire. Les hommes ne m'apportaient rien de bon, c'est sûr.

Non, je ne répondrais pas !

Non, je n'irais pas !

Non, je... !

J'y étais.

Assise à sa table, mes yeux rivés aux siens et buvant comme eau bénite ce qu'il me disait.

Miracle, il habitait le même immeuble que moi. Très brun, il avait ce regard d'encre liquide qui suffit à dissoudre les carapaces les plus épaisses. Vague sur l'origine de ses moyens d'existence, il me donna toutes garanties sur... ses sentiments à mon égard. Je fondis.

Vous connaissez mes défauts : liberté farouche d'un côté mais de l'autre, besoin d'un homme.

J'en ai un autre : Je suis « poire ». Mais attention, pas la petite poire courante. Non, la bonne grosse poire juteuse, celle qui se fait avoir à tous coups, celle dont on se régale et dont on jette le trognon. Oserai-je dire que Pascal m'a eue jusqu'au trognon !

Nous ne nous connaissions pas depuis huit jours que, accumulant toutes les bonnes raisons pour faire une connerie, je lui proposai - pourquoi payer chacun ce que l'on pouvait mettre en commun - de venir s'installer chez moi. Vous étonnerai-je en disant qu'il ne se fit pas prier.

Nous avons dit « mettre en commun ». C'est à dire que je payais le loyer et lui... s'installait chez moi avec armes et bagages.

Ouais ! Je n'avais oublié qu'une chose : je n'étais pas vraiment chez moi. Le studio ne m'appartenait pas. Je n'en étais que l'occupante, pas même la locataire en titre.

Régulièrement, Jacques, mon beau-frère, venait me rendre visite, en apparence pour savoir comment j'allais et donner de mes nouvelles à ma sœur. Et puis aussi pour garder un œil sur moi, vérifier que je ne fasse pas trop de bêtises. A ce titre, j'avais fait mes preuves. Mais il ne repartait jamais sans laisser tout un assortiment de victuailles, légumes – en direct de Rungis – mais aussi boîtes de conserves et autres bricoles nécessaires à ma survie.

Un jour, il toqua à ma porte plus tôt que d'habitude. C'est Pascal qui ouvrit la porte dans une tenue qui ne laissait guère place au doute quant à la nature de nos relations.

Jacques ne dit rien. Mais son teint subitement pâli, ses lèvres serrées en un rictus sans gaieté et la sécheresse de ses mouvements, me firent brutalement prendre conscience de ma propre inconséquence.

Jacques me logeait, me nourrissait en partie, tout cela parce que j'étais la sœur de sa femme, dans l'espoir qu'ainsi épaulée, j'accèderais à une vie normale et, gagnant ma vie, je reprendrais ma place dans la société et surtout dans ma propre famille. Et moi, pauvre « bégaude », je trouvais moyen de tromper sa confiance en cédant une fois de plus aux attraits d'un maquereau au petit pied. Ai-je oublié de dire que Pascal vivait à mes crochets car « il ne trouvait pas de travail ! »

« Viens, fit Jacques d'une voix blanche, j'ai à te parler ! »

Le ton était cassant, trahissant sa colère. Pas question de discuter, je ne pouvais nier l'évidence. Je le suivis sur le palier, l'oreille basse. A peine la porte s'était-elle refermée que je recevais une gifle magistrale qui me fit jaillir les larmes des yeux. Jacques se tenait en face de moi, la main encore levée, tremblante.

« Idiote ! Alors c'est comme ça que tu nous remercie ? On s'échine à t'aider, ta sœur et moi ; on essaye de te rendre à une vie normale et dès qu'on te lâche une seconde, tu recommences tes conneries ! Tu n'aimes donc personne ? »

Tu n'aimes donc personne... moi qui n'avait que trop tendance à aimer tout le monde...

Je restais là, interdite. Jacques me considérait en silence. Peu à peu, la crispation de ses mâchoires s'estompait. Il remuait la tête doucement en un geste de dénégation muette et consternée. Ses yeux s'embauiant.

D'une voix sourde, il dit :

« Jacqueline, Jacqueline ! Pourquoi fais-tu ça ? »

Et il répéta, l'air accablé :

« Tu ne nous aime donc pas ? »

Oh si, je les aimais, Geneviève et lui, ma seule famille puisque ma mère – et à plus forte raison, mon père – me faisaient défaut. Mais, était-ce ma faute si je ne pouvais me passer du contact d'une peau d'homme ?

Alors, comme tous les êtres véritablement généreux, Jacques fit un pas.

« Qu'est-ce qu'il sait faire au juste, ton Jules ? »

Je n'en savais trop rien. Pascal avait ce sens de la dialectique qui lui permettait de tenir une conversation sans rien livrer de soi. A mon sens, il pouvait tout faire, à condition qu'on lui en donne l'occasion.

Jacques poursuivit :

« S'il tient à toi, il acceptera de travailler pour te faire vivre ! »

Cela, j'en étais moins sûre. Malgré tout le désir que m'inspirait Pascal, je savais que le travail est à l'amour ce que le piège est à la souris : quelque chose dont il convient de se tenir à l'écart. Confronté à la perspective de travailler, mon beau chevalier risquait fort de se muer en courant d'air.

Ce ne fut pourtant pas le cas. Du moins, pas tout de suite. Pascal accepta de seconder Jacques à Rungis, moyennant une juste rémunération. Les choses allèrent donc, cahin-caha pendant quelques temps.

*

Un Dimanche, Pascal me prévint qu'il voulait sortir seul : il avait un copain à voir et il ne pouvait pas m'emmener. Je restai donc « à la maison », essayant de ne pas trop penser aux raisons de son escapade. Et puis, semaine après semaine, les « sorties » se firent plus fréquentes. Parfois, il ne rentrait pas du tout de la nuit. Mais à mon retour, le soir, je trouvais le lit défait, de la vaisselle sale un peu partout et des mégots dans le cendrier. Je ne disais rien. Mais, petit à petit, le désespoir s'installait en moi.

Je n'étais pas sortie indemne de mon aventure avec Michel et mon ego en portait encore les cicatrices.

Peut-être, inconsciemment, essayais-je de conjurer le sort : ce qu'on n'évoque pas n'existe pas. Mais, loin de se raréfier, les sorties de « Monsieur » se multipliaient.

Les copains avaient bon dos. Je lui en avais fait la remarque, d'abord calmement, puis avec de plus en plus d'acrimonie. Soir après soir, on était passé des remarques acerbes aux scènes de jalousie, puis aux injures et enfin aux coups. Les coups, c'est Pascal qui les donnait et moi qui les recevais. Malgré ma rage, je ne faisais pas le poids.

C'est alors que, pour tout arranger, je me retrouvai enceinte. Décidée cette fois à ne pas mener à terme une expérience sans espoir, j'eus recours aux bons offices d'une « faiseuse d'anges » qui m'avait été recommandée par une bonne copine. C'était l'époque où l'I.V.G.

devenait légale mais, dans le mitant, le goût du clandestin était encore vif.

*

Par les persiennes fermées, le soleil découpait des lames de lumière aveuglante sur le plancher et sur le lit où je gisais, le visage inondé de sueur. Une sonde de plastique pénétrait dans mon vagin et s'insérait dans mon utérus. Je devais garder cet instrument de torture jusqu'au déclenchement de la fausse couche.

C'est, bien sûr, alors que Pascal travaillait avec Jacques, que la chose se produisit. J'étais seule. L'angoisse me tenaillait. J'avais la gorge serrée, mes tempes battaient et je me sentais prise de vertiges. Des gouttes de sueur jaillissaient de tous les pores de ma peau, traçant de minces ruisseaux le long de mon nez que j'essuyais machinalement d'un revers de main. Une crampe me comprimait l'abdomen et j'éprouvais de violentes brûlures au niveau du bas ventre.

Trois heures de l'après-midi. Quatre heures. Le temps s'écoulait lentement, rythmé par les pulsations de mon ventre, douleur sourde qui enflait puis reflétait par vagues. Les ombres, hachées par les persiennes, découpait des formes étranges sur les objets familiers. Tout semblait s'être tu, à l'exception des mouches qui tissaient un entrelac vrombissant dans les lames de feu.

Dix-sept heures. Je souffrais.

Dix-sept heures trente. Un pas dans l'escalier. Pascal ? Je sautai à bas du lit, effectuai un vol plané et me retrouvai, le nez au ras du plancher, broyée de partout tandis qu'une humidité tiède envahissait mon entre jambes. D'instinct,

je portai la main entre mes cuisses. C'était chaud. C'était rouge. C'était du sang.

Je me relevai, m'agrippant aux montants du lit et je dus me cramponner très fort pour rester debout. Le sang coulait le long de mes cuisses. J'en avais sur les pieds. Il y en avait par terre. Il y en avait sur le lit. Des ruisseaux, des fleuves, des Niagara...

Pascal entra. Il resta interdit à ma vue. Je hurlai :

« Pascaaaal ! »

Il s'approcha de moi, m'attrapa alors que j'allai tomber non sans que je remarque ce curieux geste de recul du bas du corps de celui qui craint de salir son pantalon.

« N'aie pas peur ! Je vais chercher ce qu'il faut. »

En me soutenant, il me fit asseoir sur le bord d'une chaise. J'essayais de ne pas avoir peur. J'essayai de contenir la panique qui menaçait de me submerger. J'essayai de tenir...

Il était parti. Le bord de la chaise était dur et collant, désagréable au possible. Je me levai et fis quelques pas chancelants. La tête me tournait....

J'étais maintenant assise sur le bord du lit. Pascal avait disposé des journaux pour éponger le sang. Des rigoles noirâtres zigzaguaient sur « les amours célèbres ». Ma chemise était trempée et me collait à la peau. Je devais avoir l'air de sortir d'un film d'épouvante, barbouillée de sang, pleurant et reniflant, avec cette sensation atroce de m'engluer dans une viscosité moite. J'avais mal, j'avais mal, J'AVAIS MAL !

Après une éternité, Pascal revînt. Il apportait des cachets qui devaient me soulager et arrêter l'hémorragie.

J'avais toujours mal. La chaleur était épouvantable. Le cauchemar allait-il finir ?

Malgré la sonde, malgré le sang, malgré la douleur, la fausse couche n'eut pas lieu.

*

Des semaines passèrent. Je m'étais résignée à supporter les absences répétées de Pascal. Bientôt, ce fut le défilé des « copines » que, sans vergogne, Monsieur ramenait maintenant à la maison sous des motifs aussi divers que farfelus. Ses mensonges pour expliquer leur présence étaient si gros que c'en était insultant.

Il y eut Joséphine, venue de la Guadeloupe, qui, bonne fille, profitait des absences de Pascal pour me remonter le moral lorsqu'elle me trouvait en larmes.

« Tu verras, disait-elle, on s'habitue. »

Facile pour elle qui « s'habitue » effectivement très bien. Et puis, il y eut la « cousine ». Une soi-disant parente éloignée venue lui rendre visite. Sans être une super-Nana, elle en jetait. Grande, blonde, elle me surclassait nettement, je devais en convenir, moi dont le ventre s'arrondissait à mesure que le temps passait et dont les traits du visage se creusaient vilainement de fatigue et de chagrin. Dois-je dire que ma tentative d'avortement clandestin n'avait rien arrangé.

Depuis quelques temps, vengeance puérile, je ne me précipitais plus pour accueillir Pascal. Affalée dans le grand fauteuil de velours marron, je tournais le dos à la porte en attendant qu'il fasse le premier pas.

Il ne s'approcha pas tout de suite. Mais lorsqu'il le fit, le claquement bien particulier de talons féminins accompagnait le chuintement de ses « crêpes ». Je me levai brusquement. Ils étaient là, côte à côte, qui me dévisageaient, lui d'un air niais, elle sur l'expectative, ne sachant pas si elle devait sourire ou jouer les pucelles effarouchées. Trop abasourdie pour réagir, je restai figée, la bouche ouverte. Le temps s'était arrêté. Finalement, ce fut lui qui rompit le silence :

« Bon, ben... je te présente Chloé... C'est une cousine à moi. Alors, je l'ai invitée à dîner... »

Cousine, mon cul ! Ce qu'ils avaient fait ensemble se voyait comme une girafe dans un champ de navets. Rien qu'à leur façon d'éviter de se frôler comme pour dire : « tu vois bien, c'est purement familial ». Il y a des évitements qui en disent plus qu'une étreinte...

J'avais le choix : soit je hurlais, soit je m'écrasais. Par lassitude, je m'écrasai. Dire que le repas, plus ou moins improvisé, fut détendu serait mentir, mais j'étais trop anéantie pour réagir. Je fis taire ma révolte et m'appliquai à faire bonne figure.

Elle était venue pour dîner, elle resta huit jours. Huit jours pendant lesquels tous deux disparaissaient sans que je pus savoir où ils allaient. Et puis, les événements prirent un tour particulier. Non content de me rudoyer comme à l'accoutumée, Pascal réussit à lui faire, à elle, une scène de jalousie devant moi.

Trop, c'est trop ! Enceinte jusqu'aux yeux, malade de dégoût, je me sentais glisser vers le néant. Minée par le chagrin, je ne mangeais presque plus. L'existence m'était devenue insupportable.

Alors, un soir, je pris ma décision. J'écrivis une lettre à Pascal pour lui dire que je n'acceptais plus la vie qu'il m'imposait. C'était un adieu ferme et définitif. Je laissai sur la table, bien en évidence, l'argent du loyer et, valise à la main, je me retrouvai dans la rue. Je ne savais pas trop où aller, mais ce que je savais, par contre, c'est où je ne voulais pas aller, c'est à dire, rentrer chez moi.

Après une nuit passée dans un hôtel miteux de Ménilmontant, j'allai me réfugier à la Maison Maternelle Michelet, dans le treizième, qui accueille les futures mères en détresse. Je devais y rester près de deux mois, jusqu'au terme de ma grossesse. Et c'est là que naquit ma seconde fille, Sophie.

A la clinique, contre toute attente, Pascal vint me voir. Pas seul. Accompagné d'une nouvelle amie. Il regarda le bébé en silence, m'adressa quelques banalités et s'en fut. Deux jours plus tard, une employée de la mairie vint me faire signer le registre des naissances. C'est ainsi que j'appris que Pascal avait été déclarer l'enfant, qu'il l'avait reconnue et que celle-ci porterait son nom.

Je signai.

*

Deux mois passèrent. Sophie était maintenant un beau bébé tout rond. C'est alors que, tailleur sombre et chemisier blanc, une assistante sociale demanda à me voir.

En résumé, son discours se borna à ceci : « Vous n'avez ni travail, ni logement. Il faut, au moins pour un temps, placer votre fille dans une famille d'accueil choisie par la DDASS »

Je sentis le désespoir s'abattre sur moi et me submerger. J'eus soudain très froid et je me mis à trembler. Ainsi, le cauchemar de Besançon se répétait. J'avais porté cette enfant pendant neuf mois, j'avais appris à lui sourire, à la soigner, à l'aimer et voilà qu'on allait me l'arracher pour la confier à des étrangers.

En désespoir de cause, je me résolus à téléphoner à Pascal dans l'espoir qu'il puisse faire, quelque chose pour cette petite fille qu'il avait reconnue. Pascal avait disparu, sans laisser d'adresse. J'étais seule face à cette Société qui jugeait bon de m'enlever mon enfant.

L'assistante sociale revint. Sur ses instances, j'acceptai de l'accompagner au siège de la DDASS, place Denfert - Rochereau. On m'enjoignit alors d'accepter le placement de Sophie dans une famille d'accueil en attendant que ma situation se soit améliorée.

Je refusai l'abandon mais, en désespoir de cause, acceptai le placement provisoire. Qu'avais-je à proposer en regard ?

Pascal 2

Métro Blanche, six heures.

Sur le quai, des voyageurs de tous poils s'agglutinaient comme pour une manif. Les derniers arrivés se frayaient un passage à travers la cohue pour tenter de gagner une zone moins dense. On me bousculait mais je n'y prenais pas garde. J'avais hâte de rentrer. Toute la journée, j'avais cherché du travail. En vain. Du travail et un logement, voilà ce dont j'avais absolument besoin pour retrouver ma fille, pour qu'on me la rende.

Le studio, je ne voulais pas y retourner. J'y avais trop souffert à cause de Pascal. A chaque instant, j'aurais eu l'impression de l'entendre arriver et d'avoir peur. Aussi, un jour de grande résolution et afin de couper court à toute velléité de retour, j'avais envoyé une lettre recommandée au propriétaire pour donner mon congé. Je ne pouvais plus faire marche arrière. Dos au mur, il me fallait maintenant trouver une solution, coûte que coûte.

Le métro n'arrivait toujours pas. Il y avait de plus en plus de monde sur le quai. Il faisait chaud. L'air commençait à devenir lourd à respirer et chargé d'odeurs mêlées.

Devant moi, un dos large me cachait la voie. Par désœuvrement plus que par réel intérêt, je me déplaçai

sur le côté. Le « dos » me sentit bouger et se retourna. Et là, j'ouvris de grands yeux car le dos était surmonté d'une tête, une tête que je connaissais. Ce garçon, je l'avais un peu fréquenté à Besançon, avant de rencontrer Romain. Rien de sérieux mais, au milieu de cette cohue anonyme, le moindre souvenir commun prenait les dimensions d'une indéfectible amitié. Lui aussi me reconnut. Il eut un large sourire.

« Jacqueline !!! »

« Pa...Pa... » Le nom s'étrangla dans ma gorge car ce garçon, lui aussi, s'appelle Pascal. Je l'appellerai Pascal – 2 pour le différencier de l'autre.

« Pascal !!! » J'arrivai tout de même à prononcer son nom mais ça raclait au passage.

« Jacqueline ! Cela me fait plaisir de te voir. »

Et là, l'inévitable question :

« Qu'est-ce que tu deviens ? »

S'il avait su, il ne m'aurait pas demandé ce que je devenais mais ce que j'étais devenue. Et puis, sans en avoir conscience, parce que j'en avait trop sur le cœur, parce que j'étouffais d'angoisse au milieu de cette foule sans nom et qui m'ignorait, je lui déballai tout. A mots précipités, je lui dis mes déceptions, mes rancœurs, ma solitude. Je lui expliquai que je n'avais plus d'endroit où aller, que j'étais à la dérive, perdue dans la vie comme un bateau de papier dans l'eau d'un caniveau.

La rame de métro arriva. Pascal – 2 me prit par le bras et m'entraîna vers le fond du quai, laissant la masse compacte des voyageurs prendre d'assaut les voitures. Nous nous assîmes sur un banc.

Il écouta la fin de mon récit, les yeux baissés, la tête un peu penchée. Je sentais qu'il réfléchissait à toute vitesse. Sa conclusion fut lapidaire :

« Bref, t'es dans la merde, quoi ! »

J'opinaï du chef. Epuisée, je n'avais plus la force de crâner. J'étais redevenue une petite fille perdue dans un monde hostile, en quête désespérée du secours et de l'autorité d'une grande personne.

« Ecoute, me dit-il ! »

J'écoutais. Oh, oui, j'écoutais !

« Je vais te dépanner. Tu vas venir chez moi ! »

Et voilà, ça recommençait. Il me proposait bien une chambre mais... garnie. Comment, dans ces conditions, pourrais-je jamais accéder à une vie normale et surtout, reprendre ma fille. Je dis

« Pascal, il y a ma fille. Je veux la reprendre. Je veux l'élever. C'est ma fille ! »

Ces derniers mots, je les avais presque criés. J'étais proche de la crise d'hystérie.

Pascal-2 haussa les épaules.

« Moi, c'est tout ce que je peux te proposer. Tu réfléchis ! Si tu veux venir, tu m'appelles ! »

Il avait déchiré une page de calepin sur laquelle il avait griffonné un numéro de téléphone et une adresse. Il me fourra le papier dans la main et se leva. Une nouvelle rame de métro entraînait en gare. Il eut un geste vague de la main pour me saluer et se dirigea vers une portière. Il monta et se perdit dans la masse indistincte des gens.

Je restai sur mon banc, prostrée. Une grosse boule montait et descendait dans ma poitrine. J'avais envie de pleurer. Machinalement, je pliais et dépliais le papier que Pascal-2 m'avait donné. A deux pas de moi, sur le banc,

un clochard était allongé. La tête dans les bras pour se protéger du bruit et de la lumière, il ronflait, indifférent à tout.

Comme j'aurais voulu être comme lui !

Les jours avaient passé. Echech après échech. Paumée comme je l'étais, il est probable que je portais l'échech en moi. A trop vouloir convaincre, j'effrayais d'éventuels employeurs qui flairaient en moi une source d'ennuis à venir. J'errais lamentablement dans la grande ville, quêtant désespérément dans les regards une lueur d'intérêt. Dans les yeux des femmes, je ne lisais que le mépris ou ce que j'interprétais comme tel. Dans ceux des hommes, je ne déchiffrais qu'un calcul sournois...

J'avais ressorti la page de carnet chiffonnée. J'avais téléphoné. « Il » était venu me chercher à la Maison Maternelle pour m'aider à déménager mes affaires. J'avais cédé à la lassitude.

Physiquement, Pascal-2 ne me déplaisait pas, mais, avec lui, je savais que je ne serais jamais qu'un jouet dont on s'amuse un moment avant de le jeter dès qu'il a fini de plaire. Néanmoins, je profitai de l'accalmie pour me refaire une santé. Un bon maquillage aidant, j'avais repris bonne figure. Je recommençais à faire plus envie que pitié.

Le viol

J'avais maintenant un certain succès. Au près des hommes s'entend. Mais, de toute évidence, seul mon physique les intéressait. Et aussi le fait que, comme on dit, j'étais une « bonne affaire ». A cette époque, lorsqu'un homme me plaisait, je ne boudais pas mon plaisir. Cela a un peu changé aujourd'hui.

J'en ai tant vu, j'en ai tant supporté de la part de ceux qui m'ont approchée, que je ne peux me défendre d'une méfiance instinctive. Je suis toujours sensible à un corps bien balancé avec des muscles partout, mais aussitôt résonne dans ma tête une petite voix qui dit : « Attention, Jacqueline ! Il te désire aujourd'hui, demain ?... »

A l'époque, on l'a bien compris, j'étais incroyablement naïve. Les hommes me souriaient et m'invitaient volontiers. Et très vite, on en arrivait à l'inévitable « tu couches ? »

Pour ne pas être seule, pour me sentir épaulée, toujours crédule quant aux lendemains qui chantent, et puis aussi, soyons franche, parce que j'aimais ça, je disais « oui ! »

Mais sitôt le plaisir passé, plus question d'aide. Je ne parle même pas d'argent. De toutes façons, je n'ai jamais voulu me vendre et cela m'a coûté cher parfois. Non, je veux parler de l'aide physique et morale que m'aurait apporté la présence d'un homme à mes côtés, pour trouver un travail décent, pour effectuer une démarche difficile, pour me défendre... A la place, je ne trouvais

qu'égoïsme et cupidité quand ce n'était pas la simple brutalité.

Un jour, ce fut un boxeur. Un type tout en muscles, boules qui roulaient sous sa peau brune lorsqu'il les faisait jouer, ce dont il abusait d'ailleurs pour impressionner les minettes.

La soirée avait pourtant bien commencé. Plusieurs couples d'amis s'étaient joints à la fête. Repas excellent, des vins je ne vous dis que ça. Très vite, il se mit à me draguer ouvertement, compliments outranciers à chaque occasion, main flatteuse dans le dos et même... un peu plus bas. Rien de bien méchant à priori. Toutefois, au cours de la soirée, je dus repousser ses avances à plusieurs reprises. D'abord, je le trouvais trop gros. Pas trop gros, trop massif pour mon goût. Et puis, il avait déjà une « petite amie », une fille assez ordinaire mais pétrie d'admiration pour « son » boxeur.

Curieusement, il ne semblait pas m'en vouloir et multipliait les attentions gentilles. Comment ai-je pu un instant m'imaginer que seule la tendresse l'habitait ? Comment n'ai-je pas su voir que ses gestes caressants étaient aussi sincères que ceux d'une araignée invitant un moucheron à partager son dîner ?

Il était tard. J'étais fatiguée. La chaleur, l'alcool, se conjuguèrent pour me faire sentir mal à l'aise.

Il y avait de la musique. On dansa. La tête me tournait. J'avais l'impression de me mouvoir dans une atmosphère épaisse, gluante, qui ralentissait mes gestes... Petit à petit, les conversations s'éteignirent. Les couples se retiraient dans les coins sombres, vraisemblablement

pour y dormir étant donné leur état éthylique avancé. Moi, j'avais trouvé refuge sur une banquette, dans l'entrée. Je m'y étais enveloppée dans une couverture, façon Cachemire. Roulée en boule, je glissai doucement dans un sommeil agité.

Je fus tirée de ma torpeur par un souffle bruyant et chaud sur ma nuque. Au même instant, je me sentis plaquée durement contre la banquette par un bras puissant tandis qu'une main fourrageait sans douceur dans les plis du châle et finissait par s'insérer entre mes cuisses.

J'essayai de ruer. Rien à faire. Essayez donc de ruer quand vous êtes maintenue à plat ventre par un adversaire qui fait deux fois votre poids ! De toutes mes forces, je poussai des hurlements, ma seule arme contre ce qui m'arrivait. Ma voix se perdit dans la moleskine. Lui ahanait comme un bœuf au labour. Il entreprit de se coucher sur moi, toujours à plat ventre, et m'écrasa de tout son poids. Je ne pouvais plus bouger mais il avait ainsi libéré la main qui me maintenait. Je le sentis s'affairer sur mon dos. C'était son pantalon qu'il défaisait...

Dois-je insister sur ce qui s'est passé ?

Au matin, le boxeur avait disparu. Sa crampe tirée, il avait filé, plantant là sa nénette qui, tout compte fait, ne devait pas rigoler tous les jours. Moi, j'étais en larme, moulue, à moitié morte d'épuisement, mais aussi folle de rage.

Que l'ivresse de cette brute lui serve d'excuse auprès de ceux – ou plutôt de celles – qui ne savent pas ce que c'est que d'être violée, cela, je peux le comprendre. Pas l'admettre, mais le comprendre. Mais, dans cette maison

où six hommes et femmes, dont la propre petite amie de mon violeur, avaient mangé, bu, dormi et ri avec moi, pas une âme ne s'était inquiétée de savoir pourquoi je criais, pas une n'était venue ou même n'avait tenté de venir à mon secours.

J'étais malade. Malade de dégoût, malade de moi, malade des autres.

Dans l'aube blême, dans le chahut des boîtes à ordures qu'on ramassait, je me traînai jusqu'à chez Pascal 2 Dans l'appartement, tout était calme. Pascal 2 n'était pas là.

*

Mon aventure, « violée par un boxeur » comme écrivait France-Soir, m'avait laissé un sentiment de culpabilité que je n'arrivais pas à éliminer.

Pourtant, si j'avais joué un rôle, c'était bien celui de la victime. Il paraît que c'est fréquent : la femme violée n'ose pas se plaindre parce qu'elle se sent coupable. Dans mon cas, je n'avais cherché en rien ce qui m'était arrivé. Je m'étais montrée plutôt distante, aidée en cela par la présence de la petite amie du gars. Mon seul crime avait été d'accepter l'invitation plutôt que de rester à la maison – sage Pénélope – à attendre le retour du guerrier, à savoir, Pascal 2.

Par une sorte de masochisme involontaire, j'aspirais à lui raconter toute l'affaire, sachant fort bien par avance que non seulement, il ne me consolerait pas mais qu'il m'accablerait plutôt. Le résultat devait dépasser toutes mes prévisions.

Un jour, donc, poussée par quelque démon, je risquai :
« Pascal ! »

« Mmmh... »

Étalé dans le fauteuil de peluche marron, Monsieur se reposait de fatigues indéterminées auxquelles je n'avais nulle part, en lisant un journal de courses.

« Pascal, j'ai quelque chose à te dire ! »

« Ouais ? »

Était-ce un encouragement à continuer ou un bâillement d'ennui ?

« Pascal, tu m'écoutes ?... »

« Ouais, accouche ! »

« Tu sais, Mercredi, quand tu n'étais pas là... »

Je m'arrêtai, la gorge serrée, ça avait du mal à passer.

Pascal 2 dit :

« Après... ? »

Alors, très vite, sans le regarder, je lâchai tout, d'une traite :

« Je suis sortie avec la bande à Michel. Et puis, on a été bouffer chez lui... et puis on a fait une soirée... et puis y'avait un gars, il s'appelait Louis... c'est un boxeur... très gros, très fort... Il m'a sauté dessus et... et il m'a baisée de force... et personne ne m'a aidée... et je voulais pas... je l'ai pas cherché... et il m'a violée !... »
Je sanglotais en parlant, je n'arrivais plus à reprendre mon souffle.

Pascal 2 s'était redressé. Il ne me regardait pas mais semblait fixer un point du mur.

« Merde ! Merde, merde, merde ! »

Un temps. Et puis, avec une brutalité inouïe :

« Barre-toi, salope ! Ordure, salope... ». J'en passe...

Son visage, que j'avais trouvé presque beau, était tordu par la rage. Le mâle qu'il était ne supportait pas l'idée que j'ai pu être possédée par un autre – fusse à mon corps

défendant – sans sa permission. Lui qui, à l’occasion, m’aurait envoyée tapiner pour quelques centaines de francs, se sentait frustré de son pouvoir de maître. Inutile d’essayer de lui faire comprendre que c’était un viol, pas une partie fine.

Paf ! Paf ! Deux beignes m’atteignirent en plein visage. Mon nez se mit à saigner. Du sang et des larmes, un vrai mélo. Tournant les talons, Pascal 2 sortit en claquant la porte. Je restai seule, désespérée…

Que devais-je faire ? Rester, c’était réamorcer le cycle des scènes de jalousie, des injures, des coups. Partir ? Mais où aller ? Un copain de Pascal 2 était souvent venu nous voir. Accepterait-il de m’aider, au risque de se fâcher avec lui ?

En désespoir de cause, je lui téléphonai. Il accepta tout de suite.

Au matin, nantie d’un sac de marin pour tout bagage, je quittai l’appartement. Je n’avais pas revu Pascal 2. Je ne devais jamais plus le revoir.

1986 – Interlude

Il fait bleu. Ce bleu indéfinissable qui n'est pas une vraie couleur mais plutôt un sentiment, celui d'une nuit finissante qui cède peu à peu à l'envahissement de l'aube. Une route, devant moi, s'étire infiniment, noir ruban d'asphalte tangible qui divise les ombres vagues d'un paysage mouvant. Une moto roule. Elle roule vite devant moi. Le faisceau du phare plaque sur la route un ovale de lumière crue qui oscille imperceptiblement à droite et à gauche.

Son cavalier, que le vent qui s'engouffre dans sa parka transforme en bibendum sombre, est penché sur le guidon. La route défile dans la lumière, aussitôt avalée par la nuit qui la suit inexorablement.

Curieusement, je suis toujours à la même distance, planant à quelques mètres du sol par le pouvoir du rêve. La route est toute droite. A machine roule, roule vite, très vite...trop vite ?...

Aucun son. Mon rêve est en couleur, mais muet. Depuis combien de temps cela dure-t-il ? Je ne sais pas. Cela me semble long. Très long. La route noire avec l'éblouissement du phare, la nuit bleue, les ombres vagues qui défilent et le motard, ombre parmi les ombres, qui fonce, qui fonce...

Et, d'un coup, le rêve se brise. Le motard a disparu. Un visage se précise, à quelques centimètres du mien. Ce n'est plus le motard. Il n'a pas de casque. Plus de parka

mais une salopette. Il rit et me fait une grimace. C'est Coluche. Coluche avec ses cheveux en bouclettes et son nez rouge de clown. Coluche qui rigole en me regardant. Il me parle. Ses lèvres bougent mais je n'entends rien. Il insiste, semble vouloir me faire comprendre quelque chose. Enfin, un son me parvient.

« Bip – bip – bip... »

La nuit se déchire. Il fait sombre mais ce n'est plus bleu. Plutôt brunâtre. Le réveil continue d'émettre ses bip – bip puis s'arrête, éccœuré.

Peu à peu, les choses reprennent leurs places. Fermes, solides, rassurantes. La commode, l'armoire, la chaise où mes vêtements sont entassés en un enchevêtrement grotesque... Je suis sur mon lit. L'état des draps et des couvertures montre assez que j'ai dû avoir un sommeil agité. Ouf ! Ce n'était qu'un rêve ! Coluche, je ne le connais pas personnellement. Je ne l'ai même jamais vu sur scène. Mais j'ai un disque de lui, « Les Interdits ». Et je l'aime bien...

*

Il est onze heures, plantée devant la glace de la salle de bains. Aujourd'hui, je travaille de jour. Il faut que je sois au théâtre à midi. Heureusement, ce n'est pas loin, cinq minutes à pied.

Ma tête, dans la glace est moche. La brosse à dents dans le bec, je contemple avec un étonnement attristé le visage qui me fait face. C'est moi, ça ? Les cheveux épars, le teint brouillé, les paupières tombantes... Là, ma fille, va falloir faire quelque chose !

Un peu de fond de teint, Mascara, rouge à lèvres... je commence à récupérer une tête potable. Le peigne accroche un peu mais le résultat est passable.

Vite, le jean ! Mon manteau qui commence à s'user. Un vers de Rimbaud me revient : « Mon paletot aussi devenait idéal... » réminiscence de mes années scolaires ? C'est tout à fait ça.

Je traverse la place Pigalle, le théâtre est deux pas. La scène, les lumières, les conneries à débiter, la danse si on peut appeler ça de la danse, les trémoussements qui se veulent aphrodisiaques...

Près de la caisse, Julie est là qui bavarde avec Cléo. Sur la caisse, le France-Soir du jour qui vient de paraître. Le gros titre accroche mon regard : « Coluche est mort ! » suivi en sous-titre de : « Il s'est tué en moto cette nuit. Ce n'est pas la première fois que je fais des rêves prémonitoires. Il que ma mère en faisait, et ma grand'mère avant elle...Comme j'aurais voulu ne pas avoir hérité de ce don !...

Balançoire

Gilbert n'avait rien d'un Apollon. Il était petit, maigrichon et semblait toujours à l'affût d'une magouille quelconque. Mais il avait accepté de me loger et, à ce titre, je le respectais.

Certes, le gîte n'était pas luxueux, une petite chambre où je ne pouvais même pas m'isoler car elle faisait communiquer la salle de séjour avec la propre chambre de Gilbert. C'était donc un va-et-vient perpétuel.

Très vite, Gilbert devint entreprenant. Tirant avantage de l'aide qu'il m'avait apportée, il ne tarda pas à émettre des prétentions sur moi. Je faisais la sourde oreille, feignant de ne pas comprendre ses allusions de moins en moins voilées à la reconnaissance qu'il attendait de moi.

Pour une fois, le hasard devait intervenir en ma faveur. Un soir, vers onze heures, comme j'essayais de m'assoupir, la porte de la chambre s'ouvrit doucement. Une grande silhouette se profila dans l'entrebâillement. Ce n'était pas Gilbert. L'homme ne faisait pas de bruit. Sans doute supposait-il que je dormais. Je ne fis rien pour le détromper, laissant filtrer mon regard au travers de mes cils baissés.

L'homme entra et se dirigea, toujours dans le plus grand silence, vers l'armoire. La porte s'ouvrit en couinant. Il resta un instant immobile, semblant guetter un possible

réveil. Je ne bronchai pas. Il entreprit alors de déposer des paquets, ont je ne pouvais déterminer la nature, sur les étagères de l'armoire avant d'en refermer la porte avec précaution. Enfin, il s'éclipsa aussi silencieusement qu'il était venu. Dire que j'étais rassurée serait mentir mais, j'étais fatiguée et la bonne nature fit le reste. Je m'endormis.

*

Lorsque j'ouvris les yeux, le lendemain, il était onze heures. C'était Dimanche. Il flottait dans l'air ce je-ne-sais-quoi qui en fait un jour pas comme les autres : les sons de la rue plus étouffés qu'à l'ordinaire, la radio des voisins qui débitait un reportage sportif... Je procédai à une rapide toilette et pointai mon nez dans la salle à manger.

Il était là. Assis sur le canapé, il bavardait à mi-voix avec Gilbert. A mon entrée, il leva les yeux sur moi, m'examina des pieds à la tête. Puis, le masque qu'il semblait porter se fendit d'un large sourire.

« Bonjour, dit-il, avez-vous bien dormi ? »

Un peu interloquée, je restai un instant sans rien dire. Accentuant son sourire, l'homme ajouta :

« J'espère ne pas vous avoir réveillée, cette nuit. »

Je sentis fondre ma réserve. Je souris à mon tour.

« Vous savez vous y prendre pour ne pas faire de bruit. Vous êtes cambrioleur ? »

Toujours souriant mais avec un brin d'ironie dans le regard !

« Non, flic ! »

Pas possible, il me charriait ou quoi ? Moi qui avais passé mon temps à les fuir, depuis mon équipée de Besançon. Mais non. Il était sérieux. Il était flic, mais du genre compréhensif. Pas ripoux, non ! Simplement, il avait vécu et comprenait les choses.

Avant même d'en être consciente, mon cœur s'était mis à battre à coups précipités, mon estomac se nouait. Bref, j'étais amoureuse ! Le coup de foudre !

Apparemment, c'était réciproque car, à l'insu de Gilbert, nous nous retrouvâmes, quelques heures plus tard, dans une chambre d'hôtel.

Il ne me proposa pas d'habiter chez lui et je supposai que c'était en raison de son métier : Philip Marlow, quoi ! En fait, j'appris plus tard qu'il était marié. Mais, pendant un temps, nous filâmes le parfait amour.

Ce n'était guère du goût de Gilbert qui n'avait rien obtenu de moi. Il me le fit rapidement comprendre en me flanquant à la porte. Une fois de plus, j'étais à la rue. Je commençais à en avoir l'habitude. Là, je crâne ! C'est faux ! On ne s'habitue jamais à être à la rue. On a l'impression de vivre un sempiternel cauchemar qui recommence, encore et encore.

Etienne, mon nouvel ami, me trouva une petite chambre au septième étage d'un immeuble sans ascenseur, d'assez belle apparence cependant, dans le quinzième arrondissement.

Dans le même temps, j'avais trouvé du travail dans un petit bar, à Belleville. Je ne gagnais pas grand chose, juste de quoi ne pas mourir de faim, alors qu'on m'imposait de travailler quinze heures par jour. Heureusement, Etienne me donnait quelque argent pour

parer à mes besoins les plus criants. Pourtant, je n'étais pas heureuse : Etienne n'était pas libre.

Semblable à un nageur en perdition dans un torrent, je n'arrivais à m'agripper qu'à des galets roulants, jamais à un roc solide pour me sortir la tête de l'eau.

*

Dans les immeubles bourgeois, les « chambres de bonnes » ouvrent sur un corridor qui longe le bâtiment et se termine par la cage de l'escalier de service.

Dans celui où j'avais trouvé refuge, chaque porte était « ornée » d'une petite plaque émaillée ovale avec un numéro. Ma chambre portait le numéro treize. J'aurais dû me méfier...

Au quinze logeait un vieux bonhomme au teint bilieux avec d'énormes poches sous les yeux. Celui-ci s'arrangeait toujours pour se trouver dans le couloir lorsque je rentrais de mon travail. Il m'adressait alors un sourire jaunâtre et édenté et marmonnait des choses « flatteuses » à mon endroit ou plutôt à... mon envers.

« Melem melem melem, hin, hin, hin !!! »

Je répondais d'un hochement de tête en guise de salut et passais mon chemin. Lui restait planté là à reluquer mes jambes, lorsque j'étais en jupe, ou mes fesses que moulait mon Levi's.

Au début, cela ne me gênait pas outre mesure. A vrai dire, je n'avais pas réellement pris garde à son manège tant cela paraissait incongru. Pour moi, un vieux monsieur, ça pouvait passer pour un gentil grand-père, un peu démoli, certes, mais après tout, ce n'était pas sa faute.

Pourtant, un soir, voyant que je ne réagissais pas à ce qu'il devait considérer comme des avances, il s'enhardit et, des avances verbales passa aux actes.

Alors que je rentrais vers minuit, complètement lessivée par une journée de serveuse - hôtesse - femme de ménage au bar, escaladant avec peine les sept étages de l'escalier, je le trouvai, enveloppé d'une vague huppelande grise, qui m'attendait, appuyé à la rambarde. J'étais encore à mi-étage qu'il me dit :

« Viens ! J'ai quelque chose pour toi ! »

D'abord, pourquoi me tutoyait-il ? Je répondis :

« Vous savez, moi, je suis crevée. Tout ce que je veux, c'est aller dormir. »

Le vieux s'écarta pour me laisser passer puis me saisit le bras.

« Viens, répéta-t-il, ce ne sera pas long ! »

Je sentais son halène fétide sur mon cou et je tentai de l'écarter mais il resserra sa prise et répéta :

« Viens donc ! J'sais bien qu't'aimes ça ! »

La porte de sa chambre était à peine entrebâillée. Un rai de lumière filtrait. Il poussa le battant et m'entraîna à l'intérieur.

Dans la lumière chiche d'une lampe de chevet, j'aperçus le lit ouvert et, sur une petite table de cuisine, deux verres qui flanquaient une bouteille de nature indéterminée.

Tout cela, je le vis en un éclair car, avec une vigueur inattendue chez un homme de son âge, il referma la porte qui émit un claquement définitif et m'attira contre lui, le nez plaqué sur l'échancrure de sa huppelande aux relents de graillon.

Je ne sais quel fantasme il cultivait à mon égard mais je n'attendis pas d'en savoir plus. D'une brusque torsion

des reins, je me dégageai, le repoussai avec la vigueur du désespoir et fonçai sur la porte. Contrairement à ce que l'on voit généralement dans les films, celle-ci fit preuve de bonne volonté et s'ouvrit sans peine. Dans le même temps, mon bonhomme, déséquilibré par ma ruade qu'il n'attendait pas – persuadé que j'accueillerais avec joie les délices de la chair qu'il me promettait – partit sur les talons, fit quelques pas chancelants en arrière, se prit les pieds dans la descente de lit et s'effondra, avec un gémissement sourd, sur le lit qu'il avait préparé pour un tout autre usage.

Je ne m'attardai pas à contempler le spectacle et me précipitai dans ma chambre où je m'enfermai à clé.

Plusieurs jours passèrent. Mon assaillant cacochyme ne se montrait plus. Naïvement, je pensais que la leçon avait porté et que, désormais, il me laisserait en paix. C'était mal connaître la nature revancharde de ce vieillard vicieux. Pour se venger, le vieux débris alla se plaindre au propriétaire des lieux en m'accusant de recevoir « des tas d'hommes », d'être une femme de mauvaise vie et déclarant que ma présence était intolérable pour les « personnes honnêtes ».

Moins de huit jours plus tard, alors que vêtue d'un peignoir, bigoudis sur la tête, je procédais à mes ablutions matinales, on frappa à ma porte. C'était le concierge, accompagné du propriétaire, qui venait me signifier qu'en raison des plaintes dont je faisais l'objet, je devais vider les lieux au plus vite.

J'eus beau me défendre comme un beau diable, crier, pleurer, tempêter, rien n'y fit et, une fois de plus, je me retrouvai sur le pavé.

Avez-vous déjà vu un numéro de trapèze volant ? C'est à cela que ressemblait ma vie. Lâchée par un homme, un autre me rattrapait au vol, juste le temps d'un rétablissement. Moi qui, depuis de longues années, aspirait à prendre racine, à aimer et à être aimée durablement, je passais de mains en mains, d'hommes en hommes, sans jamais pouvoir espérer autre chose qu'une « baise » à la sauvette et des marques d'affection aussi sincères qu'un discours d'homme politique. De moi qui aurait offert mon cœur à qui aurait voulu tendre la main pour le prendre, on n'avait voulu que le cul.

A peine éjectée de ma chambre par le vieux débris, j'étais « récupérée » par Luc.

Officiellement, il me logeait chez lui. Pratiquement, il couchait avec moi. Mais pas seulement avec moi. Chez lui, il y avait déjà une femme avec un enfant et, pour faire bonne mesure, de temps à autres, il ramenait une « rencontre » de la journée pour... passer la nuit.

Ouvrtement, il se moquait de moi. Mais que ceux qui seraient tentés de juger ma conduite comme abusivement complaisante essaient de se figurer ce que signifie, pour une fille seule, de se retrouver sans appui, sans argent et sans abris dans la grande ville. N'est pas clochard qui veut !

Le petit bar de Belleville faisait un chiffre d'affaires des plus médiocres. Même le peu qu'on me donnait était encore trop pour les patrons. Au revoir et - tout juste - merci !

Luc, peu soucieux de m'entretenir, me trouva alors une place de « barmaid » dans une boîte de nuit de la rue de

Courcelles. Là, deux petites salles, au sous-sol servaient de bar. Un « hôte », Georges, accueillait les clients – sourire éblouissant, sympathique en diable – et les dirigeait vers les tables, généralement occupées par d'accueillantes jeunes femmes. Dans cet établissement, je découvris tout ce dont le sexe est le moteur : prostituées et maquereaux mais aussi travestis, parfois plus féminins que la plus sensuelle des femmes, patrons de boîtes en visite chez un confrère etc.

Nouvelle oscillation du trapèze volant qui me jeta dans les bras de Zonzon. Qui était-il ? Quel était son vrai nom ? Je n'en ai jamais rien su. D'après certains, son surnom viendrait de ce qu'il avait fait de la taule. Entre deux tripotages, il parlait de m'épouser. De menus cadeaux, le sourire, jamais une parole déplacée... Trop poli pour être honnête, le monsieur.

Dans le même temps, le patron de la boîte me draguait. Un soir, alors qu'arrivaient les premiers clients, il me dit :

« Ce soir, tu restes après le travail, j'ai à te causer ! »

Perdue comme j'étais, je restai. Au petit matin, il m'emmena chez lui – BMW, appart' en terrasse...

Tout en me caressant les seins, il m'expliqua que, belle fille comme j'étais, je pouvais gagner un fric fou si j'acceptais de me montrer complaisante avec tel ou tel client qu'il m'enverrait. Bien sûr, il toucherait son pourcentage sur mes gains. Il serait mon manager, en quelque sorte. Bref, pour parler franc, je serais sa putain et il serait mon mac.

Comment trouvais-je le courage de dire non ? Peut-être parce qu'il ne s'était jamais montré menaçant mais

seulement persuasif. Il ne fit pas de commentaire à mon refus mais notre « idylle » s'arrêta là.

Je continuai à travailler au bar. Sans gagner des sommes fabuleuses, j'arrivais à payer l'hôtel et à équilibrer, tant bien que mal, mon budget, ce qui ne m'étais pas arrivé de longtemps. De plus, je logeais seule. J'étais libre.

Mireille, une des filles qui « garnissaient » les tables de la boîte, devint mon amie. Elle tapinait l'après-midi et venait compléter son chiffre d'affaires le soir. Lorsque j'avais terminé mon service, j'allais la rejoindre à sa table et c'étaient de franches parties de rigolade. Elle était aussi parigote qu'il est possible de l'être et, quoique d'origines différentes, nous nous comprenions très bien. Elle aussi avait roulé sa bosse à droite et à gauche. Elle aussi avait été victime de sa naïveté et de la confiance qu'elle avait eue en un homme.

A sa façon, elle se vengeait des mâles de tous poils en s'employant à leur faire cracher un maximum d'argent sans assurer plus qu'un « service minimum ». Tout dans la façon d'aguicher, de faire monter le désir jusqu'à ce que le « beau mâle » soit hors d'état de juger sainement du raisonnable. Alors, dès qu'il avait donné ce qu'elle lui réclamait, elle lui faisait sa petite affaire, sans fioritures, et le laissait repartir, vidé, la queue entre les jambes si j'ose dire, avec la vague conscience de s'être fait arnaquer mais sans savoir comment.

Ses récits de jambes en l'air prenaient des allures picaresques et, grâce à elle, je me sentais mieux en pensant à ce que les hommes m'avaient fait subir, physiquement mais surtout moralement.

De Charybde en Scylla

« Hey, t' t' toi ! Viens un p' peu là ! »

Je m'arrêtai, surprise mais pas tellement alarmée. L'homme était un habitué. Je l'avais plusieurs fois aperçu, accoudé au bar, qui parlait affaires avec Marcel, le patron.

De quelles affaires ? Certainement pas de bonneterie ou de machines-outils. Je vous l'ai dit, la clientèle du bar était plutôt mélangée. Jusqu'ici, cela n'avait pas posé de problème. Je faisais mon boulot, aimable avec tout le monde, sans distinction, et les gens m'aimaient bien.

En général, Zonzon m'attendait et nous repartions ensemble. Mais, cette fois, il se passait quelque chose d'inhabituel. Manifestement, l'homme n'avait pas un comportement normal et le verre de whisky posé devant lui n'était certainement pas le premier.

Guy, c'est ainsi que le patron l'avait appelé, avait le teint rouge, ses yeux étaient injectés de sang et il bégayait en parlant. Il avait ôté sa veste qu'il avait laissé pendre à son épaule. De larges auréoles de transpiration déshonoraient sa chemise issue d'un bon faiseur mais surtout, j'avais pu voir la crosse d'un pistolet qui dépassait d'une sorte d'étui, presque dans son dos.

En me voyant, il avait fait un pas dans ma direction et, les bras écartés, tentait de me barrer le passage.

Je regardai le patron. Loin de m'indiquer la conduite à tenir, il détourna le regard. Au bout du bar, Zonzon était blême.

Je pris le parti de rire.

« Désolé, Monsieur, on m'attend ! »

L'homme me regarda, la paupière lourde.

« Rien à fout' ! R'ramène-toi ! » fit-il en m'attrapant par le bras. Je me cabrai.

« Non mais, ça va pas ? Laissez-moi ! »

Je secouai le bras et me dégageai. Il prit une forte inspiration, son teint vira du rouge au violacé et il poussa une sorte de rugissement inarticulé :

« Arrrrgh ! »

Je tentai une feinte qui m'avait déjà réussi avec d'autres lourdauds de son espèce : je me baissai vivement et passai sous son bras pour filer vers la porte.

Mais, pour ivre qu'il fût, l'affreux n'avait rien perdu de ses réflexes. Son bras retomba lourdement sur son cou. Il saisit le col de mon chemisier et me souleva littéralement de terre avant de m'envoyer dinguer vers le fond du bar.

Complètement paniquée, je me cachai derrière une banquette. Marcel, le patron ne bougeait pas plus qu'un mannequin de cire. Je risquai un œil vers la porte. Zonzon, n'écoutant que son instinct qui lui disait que le terrain était miné, avait tout bonnement disparu. Le battant de la porte oscillait encore...

En deux enjambées, Guy fut sur moi. Mon cri de terreur s'étrangla dans ma gorge.

« Eeeek ! »

Il me saisit les cheveux à poignée et me pêcha de derrière mon précaire abris. Avant que j'aie pu esquisser la moindre défense, son poing s'écrasa sur ma bouche. Le

sang se mit à couler de mes lèvres éclatées. M'empoignant par le bras, il me traîna sur toute la longueur du bar.

Bien à l'abris derrière son comptoir, Marcel osa risquer :

« Oôôôh, Guy ! Lui fais pas de mal ! »

Tu parles. Le mal, il avait déjà commencé. J'étais terrorisée.

Toujours me traînant tandis que je me débattais, Guy me fit escalader les marches. J'essayai de me rattraper à la rampe. Peine perdue. Il était fort, l'animal !

Moitié marchant, moitié traînée, je fus enfournée de force dans sa voiture. Recroquevillée dans un coin, je mourais de peur. Je ne voyais plus clair tant les larmes me brouillaient la vue. J'avais du sang partout. Je ne savais plus où j'étais.

Après un trajet dont je n'ai gardé aucun souvenir, la voiture s'engouffra dans un parking souterrain. Un ascenseur, des bureaux à n'en plus finir puis, l'appartement de Guy.

*

Au cours du trajet, Guy avait semblé recouvrer une certaine lucidité. Et après avoir négligemment déposé son pistolet sur la table de chevet, c'est très calmement qu'il me dit :

« Va donc prendre un bain, tu es pleine de sang ! »

Un temps, puis il ajouta :

« Faut pas m'en vouloir (tiens donc !) mais je voulais une femme et tu as voulu te débattre... alors, ça m'a mis en colère ! »

En somme, c'était tout simple. Quand on s'appelle Guy, une femme, ça n'a qu'à obéir, point-à-la-ligne !

Il n'en avait d'ailleurs pas fini avec moi. Il avait décidé de coucher avec moi, il coucherait avec moi. Si ce n'était avec mon consentement, ce serait de force mais, de toutes façons, j'y passerais.

Sur la table de nuit, l'œil noir du pistolet semblait me fixer. Un instant, j'eus la tentation de m'en emparer et de lui tirer dessus. Heureusement, un reste de raison me fit y renoncer : je n'avais jamais manipulé cette sorte d'engin et ses réflexes, à lui, étaient certainement plus aiguisés que les miens.

« Va prendre un bain ! » répéta-t-il en me désignant la salle de bains.

Je m'exécutai.

Le téléphone sonna. Par la porte de la salle de bains restée entrouverte, je l'entendis répondre.

« ... Ouais ! »

.....

« Mmouais... »

.....

« Oh... trois ou quatre bâtons, en comptant tous les frais... »

.....

« Okay ! Demain.... A six heures, au Torquemada... »

.....

« Okay... Ciao ! »

Business !

Sortie du bain, il m'envoya me coucher. C'est à dire, l'attendre dans son lit...

Le lendemain, ou plutôt, le matin du même jour, il me fit lever et m'aïda à m'habiller. J'étais dans un triste état. Le visage et le corps couverts de bleus. Mal. Mal partout. Mes lèvres enflées ne me permettaient qu'à peine de parler. Quant au reste de mon anatomie, n'en parlons pas. Les pratiques amoureuses d'un homme de main ne versent pas précisément dans le romantisme.

Enfin, il me ramena à mon hôtel, me fit descendre. La portière claqua. La BMW tourna le coin de la rue... C'était fini.

Le courageux Zonzon fit son apparition le lendemain. Il se proposa de m'aider en m'apportant diverses denrées de première nécessité. J'étais écœurée.

Je réclamai une paire de chaussures pour remplacer celles que j'avais perdues dans la bagarre.

Ce fut Marcel, le patron qui me les apporta. Patron – mon cul – ouais ! Patron de rien du tout. Les vrais patrons, c'étaient les truands. Et eux, on ne les voyait jamais sauf lorsque l'un d'entre eux se permettait un écart... Ecart dont j'avais fait les frais... !

Je quittai mon travail sans regret : j'avais été trop malmenée. Certes, je ne détestais pas l'ambiance « boîte » et j'avais glané quelques bons souvenirs à « l'Archipel », mais je n'avais sûrement pas le désir de prolonger l'expérience.

1986 – Interlude

Les marches du Palais.

Seulement là, c'est du Palais de Justice qu'il s'agit. Je suis intimidée, j'ai la gorge serrée.

Derrière moi, les autobus et les taxis passent, guidés dans leur couloir spécial comme les navettes d'un métier à tisser. D'immense grilles noires à pointes d'or marquent les limites entre le domaine des humains et celui des « justiciables ». Je suis une justiciable.

Je vais donc franchir la frontière, passer les lourdes portes et pénétrer dans un autre monde. Un monde où les hommes portent des robes, des robes noires à jabots blancs, des robes rouges à parements d'hermine. Un monde où l'on ne s'appelle plus Monsieur ou Madame mais Maître si on porte robe et « le sieur Untel » ou pire « la dénommée Unetelle » si on n'est rien d'autre que le vulgum pecus.

Justiciable ! Je suis justiciable parce qu'on m'a convoquée. Un jugement va être rendu qui me concerne, moi et mes enfants que je voudrais tant récupérer.

*

Un matin, une lettre officielle m'est arrivée, ornée d'un cachet bien rond : Ministère de la Justice, Tribunal d'instance du dix-huitième arrondissement.

Du texte pré-imprimé – incompréhensible pour le commun des mortels – ressortait, écrit à la main dans les espaces laissés vides à cet effet qu'un « *jugement contradictoire opposant la Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales à la susnommée (nous y voilà) serait rendu quant à la garde des enfants Amandine et Sophie confiées à la DDASS à titre temporaire aux dates ci-après mentionnées, sur demande de Madame XXX, Assistante sociale affectée au quarante et unième district. Suite de quoi la susnommée était requise de se présenter le 28 Septembre 1986 à 14 heures en la salle d'audience de la quarante septième juridiction, salle IV, au Palais de Justice de Paris, 1, boulevard du Palais à Paris, premier arrondissement, assistée ou non d'un avocat chargé de la représenter, faute de quoi l'audience serait réputée contradictoire, nonobstant son absence, et le jugement qui en résulterait lui serait opposable entièrement* ».

Il y a exactement trente sept marches de la cour du Palais à la salle des pas perdus. Je les ai comptées. Je trouve assez facilement la salle IV.

*

Contre toute attente, la salle d'audience est claire, lumineuse même. Par les hautes fenêtres, le jour pénètre avec une intensité presque déplacée en un tel lieu.

On entre par le fond. En face, une estrade, un peu semblable à celle d'une salle de classe mais deux fois plus haute, sur laquelle trône un bureau de chêne ciré. De part et d'autre, deux bureaux plus petits suggèrent la

présence des assesseurs. Le reste de la salle est occupé par de longues rangées de sièges, comme dans une église. Cela me rappelle l'atelier de Besançon. Mais ici, les sièges sont patinés par des générations de séants : ils brillent comme s'ils avaient été encaustiqués la veille.

Des tas de gens sont là, groupés par petits paquets, glissés dans les rangées de sièges comme les boules d'un boulier, qui échangent quelques mots à voix basse. Deux femmes, entre deux âges, chevelure crêpelée rousse qui ne doit rien à la nature, sont assises de chaque côté derrière de petites tables. Elles sont manifestement investies de fonctions officielles, à en juger par leur attitude détendue. Elles sont ici chez elles.

Tout cela m'apparaît en une seconde alors que, sur le pas de la porte, je balaye du regard ce lieu où va se décider le sort de mes enfants.

Je vais m'asseoir sur un banc vide. Je suis seule : je n'ai pas les moyens de me faire assister par un avocat. J'aurais pu en obtenir un grâce à l'assistance judiciaire. Mais alors, j'étais trop candide pour imaginer que le simple bon droit ne pût être suffisant.

Soudain, le silence se fait. Une porte surmontée d'un fronton sculpté s'ouvre lentement. Un huissier s'avance et annonce d'une voix de basse-taille :

« Messieurs, la Cour ! »

Messieurs... Etrange : la plupart des « justiciables » présents sont des femmes.

La Cour fait son apparition. Une mince silhouette de femme en tailleur strict à col blanc. Si je m'étais attendue à la robe rouge bordée d'hermine, j'en étais pour mes frais. D'un pas décidé, « la » juge escalade l'estrade et s'installe derrière le grand bureau. L'assistance, qui

s'était levée à son entrée, se rassoit avec des raclements de chaises.

L'une des assistantes rousses ouvre un registre et clame : « Affaire numéro vingt-huit : Leborgne contre Juliet ».

Elle se lève et tend un dossier vert à la juge en commentant mezza voce :

« Litige de succession ».

En quelques dix minutes, l'affaire est réglée. Qui avait raison, qui avait tort, je n'en sais rien. Tout me semble flotter dans un brouillard lumineux. Les gens qui m'entourent s'agitent comme des fantômes sans consistance. Je ne sais pas... je ne sais plus pourquoi je suis là... tout se mélange dans ma tête... mes enfants, mes filles qu'on va peut-être me rendre... Un univers de mots, de termes inconnus, de rôles qui m'échappent...

« Affaire trente-deux... Faillite frauduleuse... »

J'ai le numéro quarante-quatre. Mon cœur bat à grand coups sourds. Tout mon corps en est ébranlé.

« Affaire trente-huit... »

Cela va bientôt être à moi. Inconsciemment, mes doigts, blanchis par la pression, se tordent sur mon sac de skai noir. Pourtant, je me suis soigneusement préparée. Bien coiffée, vêtements sobres. J'ai troqué le jean pour une jupe aux genoux, presque pas de maquillage : la mère de famille type...

« Affaire quarante-quatre... La DDASS contre... »

Je me lève d'un bond. A l'autre bout de la salle, une femme se lève. Elle aussi est en tailleur strict. Je ne l'ai jamais vue. Ce n'est pas l'assistante sociale qui m'a enlevé ma fille. C'est sûrement une avocate.

La juge s'adresse à elle et semble m'ignorer. L'avocate expose son point de vue. Son point de vue, je le connais : je ne suis pas une mère convenable pour élever un enfant, je vis d'expédients, je manque de maturité, je n'ai pas de logement fixe, pas de travail digne de ce nom... »

La tête me tourne. Est-ce bien de moi qu'elles sont en train de parler ?... Un simple cas théorique ?... un simple exemple pour une démonstration ?...

La juge se tourne vers moi. A première vue, elle n'a pas l'air féroce. Elle me fait même un sourire.

« Mademoiselle, vous avez entendu les arguments de la DDASS. Je dois dire que ces arguments sont solides si l'on s'en tient aux faits. Néanmoins, votre présence ici montre que vous vous intéressez à votre fille. Il est donc juste que vous développiez vos propres arguments ».

L'avocate de la DDASS a pris un air d'ennui profond. Pour elle, quel intérêt peuvent bien présenter les dires d'une femme comme moi ?

Je fais face.

« Eh bien voilà ! C'est ma fille. Comme toutes les mères, je l'ai portée pendant neuf mois. J'a accouché. Je l'ai nourrie, je l'ai baignée, je l'ai habillée. Je l'aime ! C'est ma fille, vous comprenez ? C'est ma fille ! Pourquoi me l'a-t-on enlevée ? »

« Vous avez une autre fille, Amandine, qui elle aussi a été placée... »

« Bien sûr. A l'époque, j'étais très jeune. Moi, je croyais que les assistantes sociales étaient là pour m'aider, ça a été le contraire. Elles ne m'ont fait que du mal puisqu'elles m'ont enlevé mes enfants. Est-ce que l'amour d'une mère ne vaut pas tout l'argent du monde ? Je ne suis pas très instruite, je ne comprends pas grand

chose à toutes vos phrases du Code Civil. Mais, ce que je sais, c'est que si j'avais mes filles avec moi, j'aurais un but dans la vie, une raison de plus pour lutter, pour les élever comme il faut. J'ai maintenant un travail régulier, j'ai un logement. Pourquoi faut-il que mes filles soient élevées par des étrangers ? »

La juge m'a laissé parler. Elle mordille sa lèvre inférieure et semble peser le pour et le contre. Va-t-elle se laisser fléchir et me rendre ma fille ?

Alors, l'avocate de la DDASS intervient, la garce !

« Madame le juge, pouvons-nous vous demander de vous reporter aux antécédents ? L'activité de cette personne ne nous semble pas de nature à assurer une éducation convenable à ses enfants. Quant à la jeune Sophie, qui est maintenant âgée de dix ans, nous insistons sur le fait qu'elle est parfaitement insérée dans sa famille d'accueil qui, d'ailleurs, ne demande qu'à assumer ce rôle jusqu'à sa majorité. ».

La juge se tourne vers moi :

« Vous avez déclaré, comme profession : danseuse. Croyez-vous vraiment qu'avec ce genre de métier, vous pouvez assurer l'avenir ne serait-ce que d'une seule de vos filles ? »

Je réponds :

« Pourquoi pas ? Je gagne ma vie ! »

J'ai failli dire, « je le fais bien avec ma dernière fille ». Je me suis retenue à temps. Si on allait tenter de me la retirer, elle aussi, parce que je n'ai pas un métier « convenable »... Et puis, une de ces idées catastrophiques comme j'en ai tant eues, j'ajoute :

« Il y a aussi son père. Il l'a reconnue, elle ! Elle porte son nom... »

J'aurais mieux fait de me taire. L'avocate adverse se redresse. Elle a bien grandi de cinq centimètres. Avec un sourire de triomphe, elle s'adresse à la juge mais c'est moi qu'elle terrasse !

« Madame le juge, nous insistons sur le caractère négatif du milieu familial naturel de l'enfant Sophie. Son père, le dénommé Pascal V... vient d'être condamné par le Tribunal correctionnel de Marseille pour proxénétisme et port d'arme prohibée, le 28 Juin dernier. »

La juge hoche la tête. Je sens un froid terrible m'envahir. Pascal, qui était sorti de ma vie depuis des années refaisait brusquement surface et de la plus ignoble des façons, en m'associant à un destin que je n'avais pas choisi.

La cause est entendue. J'ai perdu.

Je me suis rassise. Tout tourne autour de moi. Je ne reverrai plus Sophie. Ma fille ne m'appartient plus. C'est à une autre qu'elle continuera de dire « Maman », c'est à une autre qu'elle confiera ses secrets d'adolescente...

L'avocate de la DDASS passe près de moi. Elle a un instant d'hésitation, s'arrête, pose la main sur mon épaule. Je n'ai même pas la force de me dégager. Elle dit :

« Je suis désolée pour vous mais, croyez-moi, pour la petite, c'est beaucoup mieux. »

Je voudrais lui cracher à la figure. Je n'ose pas. Je ne dis rien. Je reste là comme un sac vide. L'avocate s'éloigne. Elle va travailler sur d'autres dossiers, sur les cas d'autres enfants que, « pour leur bien », on va enlever à leurs mères...

Je me lève. Allons, ma fille, secoue-toi ! Je n'ai pas dit mon dernier mot. Je vais me battre. Mais, pour cela, il

faut que je gagne de l'argent pour, moi aussi, avoir un avocat pour me défendre.

Sophie, je ne t'oublie pas. Je recommencerai !
Je me dirige vers la sortie.

« Affaire quarante-six... »

Ecce homo

Ma fréquentation du milieu, pour brève qu'elle eût été, m'avait laissée dans un état proche de l'hébétude. Trop de choses pouvaient arriver sans qu'on puisse les éviter. Les règles du jeu n'étaient pas celles que j'avais apprises. Les mots avaient un autre sens : une fille n'avait d'intérêt, aux yeux d'un « homme » que dans la mesure où elle « gagnait ». Moi, dont le physique plaisait mais qui n'était pas vraiment douée pour le « business », ne passait auprès des mâles que pour un gadget agréable, bon à occuper une heure ou deux, à condition que je sois disponible où et quand ils le voulaient.

C'est sans doute à cette inaptitude évidente que je dus de pouvoir quitter ces relations plutôt inquiétantes sans être retenue. D'autres filles que j'avais rencontrées au cours de cette période, eurent moins de chance, mais ça, je préfère ne pas y repenser.

C'est alors que je rencontrai Stéphane. Schéma habituel : le bistrot du coin où je prenais un café, seule boisson à ma portée financière.

Fidèle à ma stratégie de la catastrophe, je fonçai tête baissée dans le piège suivant. Il eut été trop simple, trop logique, qu'après mes précédentes tribulations, je pris quelque recul, que j'essaie de faire le point, que je suive

une ligne de conduite qui me permette de remonter à la surface. Non ! Le garçon était là, le visage avenant. Il m'offrit un autre café. Le suivant, c'est chez lui que nous le primes...

Le lendemain matin, il m'accompagna à l'hôtel, régla ma note et, rassemblant mon maigre baluchon, je m'installai chez lui.

Comme toujours, au début, tout alla bien. Stéphane était plutôt gentil. Bien sûr, comme par hasard, il avait beaucoup de copains qu'il rencontrait fréquemment au café ou dans la rue. C'étaient alors de longues heures de palabres dont les conclusions m'échappaient. Pendant ce temps, je l'attendais, d'abord avec la patience la plus admirable puis, au fur et à mesure que les mois passaient, avec une irritation grandissante à laquelle se mêlait la peur, car les sorties de Monsieur étaient assorties de nombreuses libations.

Lorsqu'il revenait, vacillant sur ses jambes, chantant à tue-tête dans l'escalier à... deux heures du matin, et que je le voyais s'encadrer dans le chambranle de la porte, les yeux injectés et la bouche baveuse, j'avoue que je n'en menais pas large. Dans cet état, il devenait violent et avait la gifle facile quand ce n'était pas le coup de poing.

Pour tout arranger, je me retrouvai enceinte... de trois mois. Bien sûr, deux fois de suite, je n'avais pas eu mes règles mais, complètement inconsciente, j'avais mis ça sur le compte « des nerfs ». Lorsque le doute ne fut plus permis, il était trop tard pour tenter quoi que ce soit.

Stéphane ne fit pas de commentaire à l'annonce de la « bonne nouvelle ». Mais, le lendemain, il ne rentra pas. Ni le surlendemain... Enfin, une carte postale expédiée depuis Bordeaux, m'apprit que Monsieur Stéphane était

parti en vacances, me laissant me débrouiller seule et sans argent.

Plusieurs semaines passèrent. De temps à autres, un vague copain de Stéphane, qui se prétendait commissaire de police, venait me voir et m'aidait à survivre.

Et puis, Stéphane revint. Il avait passé de bonnes vacances et ne semblait se soucier de rien. Il m'ignorait, tolérant ma présence mais ne prenant plus part à ma vie.

Mal nourrie, les nerfs à vif, je me sentais de plus en plus mal dans ma peau. Mes traits s'étaient creusés par la fatigue et la souffrance et seul mon ventre distendu s'efforçait de créer l'illusion de la plénitude heureuse de la future mère.

Vint le moment où je dus aller à la clinique pour accoucher. Je m'y rendis seule et c'est seule encore que je mis au monde Nathalie.

Après deux mois passés à la maison maternelle du Vésinet, je réintégrai l'appartement de Stéphane, Nathalie dans les bras.

Quelques mois passèrent. Nathalie grandissait et devenait un beau bébé. J'étais malheureusement contrainte de la déposer chaque matin à la crèche pour aller travailler. J'avais réussi à trouver un emploi de serveuse dans un restaurant de Montparnasse. Salariée à mi-temps, je gagnais peu d'argent mais je pouvais, en revanche, m'occuper de ma fille une bonne partie de la journée.

Donc, en apparence, tout allait bien. J'avais un toit, un travail et, l'un entraînant l'autre, personne, cette fois, n'avait tenté de me prendre mon enfant. L'expérience aidant, j'étais décidée, celle-là, à la défendre toutes

griffes dehors. On avait profité de ma jeunesse et de ma naïveté pour m'imposer des solutions de lâcheté, « dans l'intérêt de l'enfant » bien sûr, sans tenir compte de mes propres sentiments. Mais, depuis lors, j'avais mûri. J'élèverais mon enfant moi-même, à ma façon, et tant pis si cela faisait jaser les bonnes âmes.

Allais-je déposer mes valises ? Ma vie allait-elle trouver son équilibre, sans grand miracle mais, non plus, sans catastrophe ? C'était mal connaître la grande ricaneuse – mon démon de misère comme disait Edgar Poe – cette chienne de vie qui ne savait me tendre la perche que pour mieux me taper sur la tête avec.

*

Après une période de calme relatif, Stéphane avait repris ses habitudes d'intempérance. Il allait et venait, toujours imprévisible, mais chacun de ses retours devenait plus houleux. Jusqu'à ce soir d'Avril où la grande crise éclata.

Il pouvait être dix heures du soir. Nathalie, âgée maintenant d'un an, dormait tranquillement dans son berceau. Les lourds nuages compacts d'un orage imminent roulaient dans un ciel d'encre. Des grondements sourds se faisaient entendre de loin en loin. L'air était moite, la respiration pénible.

Soudain, des coups de poing furieux ébranlèrent la porte tandis qu'une voix avinée hurlait des obscénités sur le palier. Bang ! Bang ! Bang !

« Allez ! Ouvre ! C'est moi ! »

Bonk ! Bonk ! Les coups de pieds, maintenant.

« Alors, tu ouvres, oui ou merde ! »

Réveillée en sursaut, Nathalie se mit à hurler. D'abord médusée, je me précipitai vers la porte et ouvris.

Stéphane, à moitié habillé, une boîte de bière à la main, complètement ivre, s'appuyait à l'encadrement. Je dis :

« T'es content, maintenant ! T'as réveillé la petite ! »

Il me repoussa brutalement et fit trois pas chancelants à l'intérieur et, se retournant, s'avança vers moi et m'éruclata au visage :

« T't'as gueule ! T'avais qu'à ouvrir tout de suite !.. Et puis d'abord, j'veis la faire taire, la môme ! »

Je sentis la colère s'enfler en moi comme une boule de feu. Je me précipitai sur lui pour lui barrer le chemin. Déséquilibré, il tomba et son crâne heurta le rebord d'une petite table qui s'écroula du coup. Loin de le calmer, cela le mit en rage. Malgré la boisson, il avait encore du ressort. Debout en un éclair, il se jeta sur moi, prêt à m'étrangler.

Je me dégageai, passai sous son bras et me réfugiai dans la cuisine. Il m'y suivit, se cognant aux meubles et renversant tout sur son passage.

Affolée, je saisis au vol un couteau de cuisine qui m'avait servi, quelques minutes plus tôt, à éplucher des légumes pour le repas de Nathalie du lendemain. Je criai :

« Arrête ! Approche pas ou je te tue ! »

Il ne répondit pas mais continua d'avancer. Sans trop savoir ce que je faisais, je lui portai un coup avec mon arme improvisée. Le pointu de la lame mordit dans l'étoffe de son pantalon qui se fendit sur une bonne longueur. Une estafilade apparut et quelques gouttes de sang perlèrent. Ce n'était rien qu'un coup de griffe mais cela le stoppa net. Subitement dégrisé, il restait là,

contemplant fixement la déchirure de son pantalon et la ligne rouge sur sa cuisse.

Je lâchai le couteau, passai de nouveau sous son bras et fut d'un bond dans la chambre. Debout dans son lit, en pyjama, Nathalie pleurait. Je l'attrapai sous le bras et, sans prendre le temps de l'habiller, me jetai dans l'escalier que je dévalai quatre à quatre.

Stéphane était sorti sur le palier. Penché sur la rambarde, ayant recouvert ses esprits, il me cria :

« Non, attend ! Jacqueline ! Reviens ! »

Je hurlai :

« Non... ! »

En bas, il y avait la poussette de Nathalie. J'y installai ma gamine, toujours en pyjama, qui roulait de grands yeux effarés et je sortis dans la rue.

L'orage avait éclaté. Les coups de tonnerre claquaient comme des tirs d'artillerie tandis que les éclairs soudains jetaient de grandes lueurs livides sur les façades des immeubles. Une rame du métro aérien, toutes lumières allumées, passa en ferrailant. Alors, la pluie se mit à tomber, une de ces pluies d'avril faites de gouttes pressées, lourdes et froides qui s'écrasaient sur mes bras nus.

Traversant la chaussée, j'allai me réfugier sous le viaduc du métro. J'étais partie sans rien sur le dos, juste un petit chemisier, maintenant trempé, et je commençais à sentir le froid. Dans sa poussette, Nathalie éternua. Elle aussi devait avoir froid. Pourvu qu'elle n'attrape pas de mal... J'avais agi sous le coup de la peur, sans réfléchir, parce qu'un moment, je l'ai crue menacée. Instinct de

fuite, instinct de protection de la progéniture, un réflexe vieux comme la vie elle-même.

Avisant une cabine téléphonique, je fouillai dans les poches de mon jean et, par bonheur, y trouvai un ticket de métro, et deux pièces d'un franc : une fortune. J'appelai Gilbert. Tiré du sommeil par mon appel, il répondit d'une voix quelque peu enrouée.

« Mmmouais... ? »

« C'est moi, Jacqueline... ! »

« Jacqueline ? »

Je reniflai. Il reprit :

« Ah ouais, Jacqueline ! Dis, tu sais l'heure qu'il est ? »

« Gilbert, j'ai besoin que tu m'aides ! Je suis dehors avec ma petite. Il faut que tu me loges... je me suis battue avec Stéphane... Il était saoul... Il voulait battre la petite... Gilbert, je t'en prie... ! »

Un silence, puis :

« Bon ! Où es-tu ? »

« A La Motte Piquet. »

« OK ! Rappelle-moi dans dix minutes, je vais essayer de te trouver quelque chose... »

Je comptai les dix minutes, en laissant passer une onzième pour faire bonne mesure et utilisai ma seconde et dernière pièce de monnaie.

Gilbert avait tenu parole. Une chambre m'attendait dans un petit hôtel de la rue Daumesnil. Il me restait à prendre le métro, Nathalie sur un bras, la poussette au bout de l'autre. Une demi-heure plus tard, ma fille et moi étions à l'abris. L'orage pouvait bien se déchaîner au dehors.

Descente aux Enfers

L'orage était dehors mais les orages de ma vie restaient présents, eux. Je dus abandonner mon travail : c'était trop loin, surtout à cause des horaires qui m'étaient imposés.

Prête à tout pour survivre, je répondis à une annonce par laquelle un établissement de la rue Saint-Denis recrutait des « danseuses ». Je ne me faisais guère d'illusions sur le genre de danses qu'on y pratiquait. Sans illusion, je ne fus pas déçue. C'était l'époque où apparaissaient les premiers peep-shows. Le principe en était vieux comme les trous de serrure.

Me montrer nue ne me dérangeait pas outre mesure. D'abord, dans un peep-show, on ne voit pas ceux qui vous regardent et il est relativement facile de les oublier. Pas complètement, bien sûr, car on aurait tôt fait de piquer un roupillon, ce qui ne serait évidemment pas du goût des clients... ni du patron.

Les problèmes venaient surtout de l'environnement. Certaines des filles qui travaillaient là se montraient très sympa : Vanessa – de son vrai nom, Germaine – qui gardait ma fille les jours où elle ne travaillait pas, France qui tenait le planning et tâchait de me rendre les choses plus faciles, Carmen qui m'encourageait les jours de déprime...

D'autres, par contre, se montraient jalouses des menus privilèges qu'on m'accordait et ne rataient pas une occasion de s'en plaindre, de préférence devant les patrons. Ceux-ci, des Corses, étaient plutôt compréhensifs et, plusieurs fois, prirent ma défense. Mais ils n'étaient pas toujours présents et les peaux de bananes ne manquaient pas. Néanmoins, cahin-caha, ma vie s'organisait.

Cela ne devait pas durer. Contraints par une « affaire » malheureuse, les patrons durent vendre la boîte. J'en assurai la fermeture.

Il pleuvait fort, ce jour-là...

*

Les peep-shows se succédaient. On ne demandait pas grande qualification et, pourvu qu'une fille ait un physique avenant, elle trouvait un engagement sans trop de difficultés.

Le seul vrai problème était les rivalités entre filles. Peu encline à supporter les escarmouches, je passais d'un établissement à l'autre dès que les choses tournaient au vinaigre. J'ai ainsi « écumé » la rue Saint-Denis avec des chances diverses.

Certains patrons profitaient des circonstances et n'engageaient que les filles qui acceptaient un « coucouche panier » préalable. D'autres, au contraire, évitaient soigneusement de mélanger plaisir et boulot. Ces derniers n'étaient d'ailleurs pas forcément les moins dangereux car souvent, la « boîte » n'était qu'une couverture pour des activités plus... discrètes mais nettement moins innocentes.

Peu après, je trouvai un logement à Pigalle. Un studio pas très reluisant mais suffisant pour nous abriter, Nathalie et moi. Et puis, Nathalie, moi et... Félix !

Félix était indubitablement bel homme. Grand, le teint assez clair pour un Antillais, il se distinguait par le port d'une barbe bien fournie qui lui encadrait le visage et lui conférait un air de grande sagesse. Autour de son cou, une chaîne supportait une lourde croix d'or. Un genre de gourou chrétien, quoi ! Au moins en apparence.

De Gilbert, gentil mais que, décidément, je ne pouvais imaginer en amant adoré, je n'avais plus aucune nouvelle. Donc, pour moi, plus bégaude que jamais, Félix tombait à pic.

D'abord, il savait me parler. A l'en croire, j'étais unique. J'étais son reflet, son double. Nous n'étions pas de la même race ? Qu'importait. Mes longs cheveux blonds étaient le complément de ses boucles noires...

Et puis, pourquoi ne m'épouserait-il pas ? Craignant Dieu, il serait celui par qui la paix arrive. Le bon berger recueillant la brebis égarée. Le port où mon bateau ivre pourrait enfin s'amarrer !

Pourtant, quelques notes discordantes auraient dû m'alerter. Le patron du bistrot où je l'avais rencontré, d'abord.

« Attention, Chérie, - il appelait toutes les femmes « chérie », même si elles avaient soixante ans – attention Chérie ! Ce type sort de tôle. C'est pas une fréquentation pour toi ! »

Et puis une femme, la trentaine fatiguée, qui le suivait comme son ombre qui, selon lui, n'était qu'une simple relation – une bonne œuvre, disait-il - dont il s'occupait.

Méfiance, donc ! Mais j'ignorais la méfiance. Bégaude jusqu'au bout !

*

L'argent ne semblait pas soucier Félix, pas plus qu'aucune contingence matérielle. Il roulait en BMW, une longue voiture grise avec laquelle il m'emmenait dîner dans les restaurants les plus luxueux, payant sans sourciller des additions qui auraient suffi à me faire vivre pendant trois semaines, mais sans jamais proposer une quelconque aide financière. Inconsciente, je mettais cela sur le compte de la délicatesse : il ne voulait pas avoir l'air de payer mes faveurs.

Mais cela n'eut qu'un temps. Bientôt, le ton changea. D'allusions voilées en remarques, à peine déguisées, Félix se mit à me harceler pour que je cesse de m'exhiber dans les peep-shows et que j'exerce un métier plus... rémunérateur.

Au début, je feignis de ne pas comprendre. Sans réelle qualification, le peep-show était ce que j'avais pu trouver de plus payant. Que pouvais-je faire d'autre ?

L'idée fixe de Félix, c'était que j'aie le trottoir. Pour lui, c'était le summum de la réussite. Son point de vue avait triomphé avec plusieurs filles à qui il rendait visite régulièrement, comme un bon chef d'entreprise, encaissant la recette et distribuant des récompenses aux meilleures gagneuses, le plus souvent... en nature.

Aussi était-il décontenancé par ma résistance. En fait, pourquoi n'ai-je pas cédé, je n'en sais rien. A y repenser, plus tard, il m'a semblé que mon refus avait plus tenu à mon entêtement qu'à une véritable fierté. Je me cramponnais à mon indépendance comme un naufragé se

cramponne à son radeau. Il me semblait que le peu qui restait de moi, de ma personnalité, après toutes les tempêtes que j'avais essuyées, n'existait que par ma volonté de ne pas abdiquer. Si j'acceptais le premier pas, le seul qui coûte à ce qu'on dit, je pressentais que je ne m'appartiendrais plus, que je ne serais plus qu'un jouet entre les mains des autres.

Alors, en dépit des menaces et, plus insidieusement, de la drogue à laquelle Félix s'efforçait de m'accoutumer pour mieux me tenir à sa merci, je refusais, opposant une inertie complète à ses sollicitations les plus appuyées.

Mon seul soutien, c'était ma fille, Nathalie. Elle était en garde chez une ex-pensionnaire de peep-show qui, l'âge venant, s'était reconvertie avec un rare bonheur, je dois le dire, dans la garde d'enfants.

Ma fille, j'allais la voir régulièrement et la seule pensée de ma responsabilité vis à vis de cette enfant m'était un puissant réconfort au milieu des pires épreuves.

Mais, cela portait ombrage à Félix qui voyait là un obstacle psychologique, peut-être le dernier, à sa volonté. Aussi s'arrangeât-il pour me suivre à Poissy où résidait Josette, la nourrice de Nathalie. Ayant repéré l'endroit, il s'y présenta le lendemain, soi-disant de ma part, pour annoncer à Josette que je devais m'absenter quelques temps, ayant trouvé un nouveau travail. Ainsi paré contre toute recherche intempestive, il ne lui restait plus qu'à me convaincre... ce qu'il fit en mettant les points sur les « i ». Et quand je dis les points, c'est plutôt les « poings » que je devrais écrire.

Le soir même, alors que j'étais sur le point d'aller travailler, il m'intima l'ordre de téléphoner pour me

décommander. Ce sont des choses qui ne se font pas, sauf cas de force majeure : les plannings sont établis à l'avance et celles qui manquent sans raison ont tôt fait d'être repérées et ne trouvent plus d'engagement. Je refusai donc.

Félix ne dit rien. Mais, à quelques temps de là, il m'entraîna sous un prétexte fallacieux et me fit monter chez lui. C'était la première fois que j'y mettais les pieds et, heureusement, la dernière.

Fini de plaisanter ! Plus question de m'épouser, plus question de me laisser travailler à ma guise. Dorénavant, j'irais faire le tapin et je rapporterais l'argent à la maison. Sinon... ! Le « sinon... » ne tarda pas à se manifester sous la forme d'une torgnole gigantesque qui m'envoya valser à l'autre bout de la pièce. Prise au dépourvu par ce revirement subit, j'éclatai en sanglots.

Félix se rue sur moi, m'attrape par les cheveux et me traîne au milieu de la pièce. Je hurle. Ivre de rage parce que j'avais osé résister, il s'acharne sur moi, me serre le cou et me secoue. Ma tête ballote dans tous les sens. Il va me briser la nuque. Soudain, je reçois un coup formidable sur la pommette et j'entend l'os craquer. Une douleur fulgurante me traverse la tête. Je n'ai pas vu venir son poing. Haletant, il me projette sur le sol qui monte vers moi à une vitesse terrifiante : je m'abats sur le plancher. J'essaie désespérément de me relever pour fuir. J'ai mis un genou à terre et je me soulève. La douleur, les larmes m'empêchent de voir. Je ne suis plus qu'une masse hurlante, une immense douleur irradiante, un tourbillon de feu pulsatile. Avec un seul but : fuir, fuir comme fuit le lièvre qui sent sur ses reins l'halène chaude des chiens.

Trop tard, il m'a agrippé par le col. Il me traîne jusqu'à la salle de bains. Mon bras gauche heurte violemment le chambranle de la porte mais, ce coup là, je ne le sens plus. La baignoire est pleine. Je n'ai pas le temps de me demander pourquoi. Félix m'a fait basculer sur le rebord et il m'enfonça la tête dans l'eau. Je me débats mais son emprise ne se relâche pas. Je suffoque. Je vais mourir. Un ronflement énorme me traverse le crâne. Je vais mourir ! Je vais mourir !

Soudain, mon tortionnaire me lâche. Une porte claque. Je re-basculer, en arrière cette fois, et ma tête sort de l'eau. Est-ce que je respire encore ? Tout chahute autour de moi. J'agrippe frénétiquement le bord de la baignoire pour tenter de me relever. Je suis presque debout. Alors, la douleur ignée qui me brûle le crâne éclate brusquement en un millier de larmes de feu. Un tourbillon de brouillard bourdonnant m'enveloppe. Ma vue se brouille, je suis au fond d'un tunnel. Le plancher, derechef, se rapproche. Je ne me sens pas tomber. La nuit miséricordieuse s'étend sur moi...

Lorsque je revins à moi, il faisait jour. J'étais seule. Affalée sur une chaise comme un pantin disloqué, je me sentais incapable de réagir, même de bouger.

La porte s'ouvrit. Félix apparut. Sans un mot, il me jeta mon imperméable et me força à le suivre. Quand je dis qu'il m'a forcée, je veux dire que j'étais trop terrorisée pour esquiver ne serait-ce qu'une ombre de résistance.

Je me retrouvai bientôt dans la BMW grise, emportée à toute allure vers une destination inconnue. Complètement abasourdie, je ne vis rien du paysage ni des lieux par lesquels nous passâmes. Lorsque je repris mes esprits, j'étais cloîtrée dans une chambre... au Luxembourg.

Félix avait disparu et c'est un colosse aux épaules comme des barriques, qui vint m'informer de ce que ses « patrons » attendaient de moi.

J'étais officiellement entraîneuse dans le bar d'un hôtel. J'étais censée être payée « au bouchon », c'est à dire en fonction des consommations que j'aurais amené les clients à commander. Mais le service ne s'arrêtait pas à la porte du bar. Véritable prisonnière, je devais me prêter à tous leurs caprices, y compris... payer de ma personne.

Ce que j'avais toujours refusé de ma propre volonté, j'étais maintenant contrainte de m'y soumettre sous peine des sévices les plus « délicats », de la paire de claques à la privation complète de nourriture, enfermée dans une geôle sans fenêtre. Ce qui m'avait sauvé, jusqu'ici, des attentions de mes gardiens, c'est que la marchandise doit paraître en bon état pour plaire au client. Quant à « l'argent de l'infamie », je n'en voyais pas la couleur. Tout était envoyé en... Martinique où Félix se chargeait de le récupérer.

Et puis, un jour, l'argent ne parvint pas à sa destination. Le messenger avait disparu dans la nature. Le résultat ne se fit pas attendre. Félix exigea – et obtint par des moyens dont j'ignore tout – mon retour immédiat à Paris où il était revenu entre temps.

Un soir, donc, on me fit monter dans ma chambre plus tôt que d'habitude. Prise d'une irrésistible envie de dormir – quelque barbiturique mêlé à mon repas, sans doute – je me réveillai aux premières heures du matin, roulée en boule au fond d'une voiture qui était en train de franchir la porte de La Chapelle.

Félix m’attendait. Il m’entraîna dans une porte cochère et là, il me renouvela son injonction de me prostituer. Je fis « non » de la tête. Il insista : cette fois, ce serait dans la rue, comme une pute régulière doit le faire. Je me protégeai la tête de mon bras alors qu’il levait la main pour appuyer son discours d’arguments frappants. J’étais morte de trouille. Dans sa fureur, il était capable de me tuer, pire, de me défigurer. A quelques mètres, les passants... passaient, indifférents.

Sauvée par le gong ! Un individu aux cheveux longs et au teint basané le rejoignit, tout essoufflé. Il lui parla à mi-voix, à mots précipités. Félix jura :

« Merde ! »

Sans plus s’occuper de moi, il partit en courant, suivi par son acolyte. Je m’aventurai sur le trottoir. Félix avait disparu. J’étais libre !

Les jours passèrent sans que rien ne m’arrive de fâcheux. Je recommençai à prendre goût à la vie. Matériellement, la situation n’était guère florissante. J’avais écopé de plus de deux millions de francs (anciens) de dettes obligeamment contractées en mon nom par Félix – le téléphone avec les Antilles, ça coûte cher – et j’étais dans un état physique déplorable, maigre comme une canne à pêche, mais surtout, complètement déboussolée.

Pourtant, le soulagement que j’éprouvais du départ de Félix et l’amour de ma fille furent pour moi un puissant stimulus. J’entrepris un programme de remise en forme, visage et corps et, rassemblant mon courage, me remis à chercher du travail.

De nouveau le peep-show. C'était maigre mais j'étais libre. Enfin, presque... Malgré la pression de Félix, j'avais échappé aux drogues dures. Mais j'avais pris goût à « l'herbe ».

La « Marie-Jeanne » n'est pas vraiment toxique, mais elle vous déconnecte de la réalité et le résultat est généralement catastrophique. Les soucis s'envolent. On a envie de rire. Le décor est plus beau, les couleurs plus éclatantes, les gens plus gentils, rien n'a vraiment d'importance... jusqu'au petit matin où l'on se réveille, la bouche pâteuse, avec un cafard épais comme de la poix. On essaie de réfléchir, de construire quelque chose mais, partout, on se heurte à la mesquinerie, à la dureté, à toutes sorte d'avaries qui vous collent à la peau comme du papier tue-mouches.

Alors, le soir venu, on se laisse de nouveau tenter par la douce euphorie et le cycle infernal recommence. Pour le rompre, il ne fallait rien d'autre que... Marc.

Embellie

« Last but not least » comme dirait Laurence Olivier, voici qu'entre en scène le dernier de mes compagnons de route. Marc n'était pas un Apollon. Un peu plus petit que moi, il était du genre maigrichon, le visage étroit et orné d'un nez en bec d'aigle. Mais il était doté d'un bagout irrésistible, tel un « titi » qui aurait été élevé sur la Canebière, avec un accent chantant qui n'était pas pour rien dans l'attrait qu'il avait exercé sur moi.

Comme l'Auvergnat de Brassens, il m'a apporté un peu de chaleur « quand dans ma vie, il faisait froid ». Comme tous mes amants, il fut d'abord plein de gentillesse et de prévenance. Et comme tous mes amants, il n'envisageait de travailler qu'avec la plus grande circonspection.

Sa première action – louable celle-là - fut de m'obliger à abandonner l'herbe. Quand l'envie se faisait vraiment trop forte, il m'emmenait en promenade, me faisant visiter des coins de Paris que je n'aurais jamais imaginés. De retour à la maison, il s'occupait de moi comme une mère s'occupe de son enfant. Et ça marchait...

En revanche, il se montrait peu sourcilleux sur l'origine de l'argent que je pouvais rapporter et même, il m'encourageait volontiers à user des charmes dont la nature m'avait dotée pour faire bouillir la marmite.

J'avais échappé à Félix, ce n'était pas pour plonger sous la haute direction de Marc.

Heureusement, quelques rayons de soleil étaient venus éclairer ma grisaille. J'avais pu trouver du travail dans un théâtre érotique, puis chez son concurrent, juste en face.

Vous me direz qu'entre le fait d'exhiber les parties les plus secrètes de mon corps devant des voyeurs payants n'était guère plus honorable que de « grimper » à deux cents francs la passe. Mais, pour moi, la différence était d'importance. D'abord parce que l'exhibition excluait les contacts physiques avec les spectateurs.

Et puis, parce que, même s'il était un peu spécial, c'était un vrai boulot avec une feuille de paye chaque semaine et un bulletin de salaire à la fin du mois.

Autre rayon de soleil, j'avais pu reprendre Nathalie avec moi. Maintenant, je disposais d'un logement et de revenus qui, pour être légers, avaient le mérite de la régularité.

Marc s'était montré beau joueur et n'avait pas élevé d'objection. Je mettais à profit son penchant naturel pour le farniente en lui faisant garder la petite. En semaine, elle allait à l'école. Marc allait la chercher à la sortie et la gardait jusqu'à mon retour, vers sept heures du soir.

Petit à petit, ma situation s'améliorait. J'avais pu régler mes dettes les plus criantes.

C'est ce moment que Félix choisit pour faire de nouveau parler de lui. Persuadé, dans son machisme primaire, que rien ne pouvait se faire sans lui, il m'écrivit une lettre pleine de sous-entendus menaçants pour « m'inviter » à tout préparer pour son retour.

Je fus tout d'abord effrayée. Sa venue était synonyme de gros ennuis pour moi. Allais-je le laisser faire sans réagir ? Allais-je de nouveau plonger dans l'enfer

personnel qu'il avait concocté pour moi ? Pas question, mon bonhomme !

Je commençai par raconter toute l'histoire à Marc. Celui-ci ne se fâcha pas... mais ne me plaignit pas non plus. Simplement, il était prévenu et attendait le trublion d'un pied plus ou moins ferme.

Puis, j'écrivis une lettre à Félix, à son adresse de la Martinique, où je mettais les choses au net. Il n'avait aucune illusion à se faire à mon sujet.

Les mois passèrent. Aucune réponse à ma lettre ni réaction d'aucune sorte. J'appris, bien plus tard, la raison de son silence inattendu : il avait été arrêté et avait écopé de trois ans de prison pour... proxénétisme.

*

Les années ont passé. Six années. Pendant quelques temps, j'ai cru avoir atteint une sorte d'équilibre. Mon travail au dehors, ma fille à l'école et Marc à la maison.

Et puis, Marc est parti. Oh, pas de son plein gré. Disons que je l'ai gentiment poussé dehors. J'en avais assez de nourrir un parasite qui ne levait pas un doigt pour m'aider

A l'entendre, tout était de ma faute puisque je n'acceptais pas de faire ce qu'il me proposait ce qui, selon lui, devait me rapporter beaucoup d'argent. Quant à travailler lui-même, il n'en voyait décidément pas la nécessité.

J'avoue avoir longtemps hésité. Hormis sa paresse fondamentale, il était assez gentil. De plus, il semblait aimer Nathalie ce qui m'arrangeait bien car, aux yeux du

voisinage, il passait pour son père. Donnant l'apparence d'un couple classique, on nous fichait la paix.

Mais les meilleures choses ont une fin. Vint un jour où les habituelles chamailleries prirent un tour plus violent : Marc osa lever la main sur moi. Seule, je n'aurais peut-être pas bronché. Mais Nathalie était présente et se précipita vers moi en hurlant. C'était plus que je ne pouvais en supporter. Mon expression dut changer brusquement et devenir menaçante car Marc battit subitement en retraite et s'en alla bouder dans la rue.

Habillant en hâte ma gamine, je filai chez le serrurier du coin et lui demandai de venir immédiatement changer ma serrure. J'inventai pour cela une très convaincante histoire de tentative de cambriolage. Le brave homme ne sembla pas trop surpris et promit de venir très vite.

De retour à la maison, je fis un gros ballot des affaires de Marc. Je ficelai le tout et le mis sur le palier. Le serrurier arriva sur ces entrefaites, procéda au changement de serrure et me remis mes nouvelles clés en échange de la modique somme de deux cent soixante trois francs et vingt centimes.

Il ne me restait plus qu'à attendre le retour de Marc pour lui annoncer la bonne nouvelle : il n'y avait désormais plus de place pour lui.

1986 - Epilogue

Je pousse un cri de plaisir. Mes mains vont et viennent sur mon sexe. Je halète. Mes hanches ondulent de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Quinze paires d'yeux écarquillés sont fixés sur moi et transmettent leurs messages à quinze systèmes nerveux qui, à leur tour, commandent quinze érections – ou tentatives d'érection – qui ne serviront à rien.

Je suis consciencieuse dans mon métier. Peu à peu, j'ai appris à connaître, puis à reproduire, toutes les manifestations externes de la jouissance, du rôle de gorge aux spasmes du ventre, du tremblement des extrémités à la brève inconscience qui suit immédiatement l'orgasme avec cette difficulté à revenir à la surface qui donne au mâle sa fierté de dominateur.

Je joue mon rôle jusqu'au bout. Tous les « baiseurs par procuration » présents dans la salle sont subitement devenus silencieux. Ils ont l'impression d'avoir été les témoins d'un moment intense. Ils ont subi une décharge émotionnelle qui les laisse muets. « Post coïtum, animalum triste ». Non pas tristes mais saisis d'un trouble qui ne leur appartient pas.

Je n'ai pas joué véritablement. Je ne joue jamais en scène. Jamais. Tout est simulé. Je n'ai pas d'explication à donner. D'instinct, je dissocie mon corps « instrument de travail » de mon corps « privé », de mon corps « personnel », qui m'appartient et dont j'use – et parfois abuse – à mon seul gré.

La musique en boîte s'arrête. Les projecteurs s'éteignent, puis se rallument pour signifier la fin de mon show. Il est une heure du matin. Le temps de me démaquiller, dans un quart d'heure, je serai chez moi.

*

Nathalie doit dormir, le pouce dans la bouche, dans son petit lit au pied du mien, mon lit dont la vastitude, depuis l'éjection de Marc, loin de me terrifier, m'apparaît comme le comble du confort.

La lumière rose de la veilleuse, sur la table de nuit, projettera des ombres mauves familières, celle du cartable préparé pour l'école, tout à l'heure, et celle de la poupée à laquelle il manque un bras, compagne fidèle de Nathalie. Sur le dossier de la chaise, un jean délavé mais rigoureusement propre et une paire de chaussettes rouge et bleu. Tout sera calme, chaud tranquille.

Et sur la table, je sais que je trouverai un petit mot aux lettres tracées d'une petite main malhabile mais habillées de toutes les nuances des crayons de couleur :

« *Bonne nuit, Maman chérie. Je t'aime très fort.*

Nathalie »

FIN